





Montesquieu

LE
TEMPLE
DE
GNIDE.

NOUVELLE EDITION.

. . . Non murmura veſtra columbæ.
Brachia non hederæ, non vincant oſcula conchæ.

Fragment d'un Epithalame de l'Empereur Gallien.



LONDRES.

M. DCC. LV.



PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR.

UN ambaſſadeur de France à la Porte Ottomane, connu par ſon goût pour les lettres, ayant acheté pluſieurs manuſcrits Grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces manuſcrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction.

Peu d'auteurs Grecs ſont venus juſqu'à nous, ſoit qu'ils aient péri dans la ruine des bibliothéques, ou par la négligence des familles qui les poſſédoient.

Nous recouvrons de temps en temps quelques piéces de ces tréſors. On a trouvé des ouvrages juſques dans les tombeaux de leurs auteurs &, ce qui eſt à peu près la même choſe, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un évêque Grec.

On ne ſçait ni le nom de

l'auteur, ni le temps auquel il a vécu. Tout ce qu'on en peut dire, c'eſt qu'il n'eſt pas antérieur à Sapho, puiſqu'il en parle dans ſon ouvrage.

Quant à ma traduction, elle eſt fidelle. J'ai cru que les beautés qui n'étoient point dans mon auteur, n'étoient point des beautés; & j'ai ſouvent quitté l'expreſſion la moins vive, pour prendre celle qui rendoit mieux ſa penſée.

J'ai été encouragé à cette traduction par le ſuccès qu'a

eu celle du Taſſe. Celui qui l'a faite, ne trouvera pas mauvais que je coure la même carriere que lui. Il s'y eſt diſtingué d'une maniere à ne rien craindre de ceux même à qui il a donné le plus d'émulation.

Ce petit roman eſt une eſpece de tableau, où l'on a peint avec choix les objets les plus agréables. Le public y a trouvé des idées riantes, une certaine magnificence dans les deſcriptions, & de la naïveté dans les ſentimens.

Il y a trouvé un caractere original, qui a fait demander aux critiques quel en étoit le modéle ; ce qui devient un grand éloge, lorſque l'ouvrage n'eſt pas mépriſable d'ailleurs.

Quelques ſçavans n'y ont point reconnu ce qu'ils appellent l'art ; il n'eſt point, diſent-ils, ſelon les règles. Mais ſi l'ouvrage a plu, vous verrez que le cœur ne leur a pas dit toutes les règles.

Un homme qui ſe mêle de traduire, ne ſouffre point pa-

tiemment que l'on n'eſtime pas ſon auteur autant qu'il le fait ; & j'avoue que ces meſſieurs m'ont mis dans une furieuſe colere : Mais je les prie de laiſſer les jeunes gens juger d'un livre qui, en quelque langue qu'il ait été écrit, a certainement été fait pour eux. Je les prie de ne point les troubler dans leurs déciſions. Il n'y a que des têtes bien friſées & bien poudrées, qui connoiſſent tout le mérite du *Temple de Gnide*.

A l'égard du beau ſexe, à

qui je dois le peu de momens heureuxque je puis compter dans ma vie, je ſouhaite de tout mon cœur que cet ouvrage puiſſe lui plaire. Je l'adore encore; & s'il n'eſt plus l'objet de mes occupations, il l'eſt de mes regrets.

Que ſi les gens graves deſiroient de moi quelqu'ouvrage moins frivole, je ſuis en état de les ſatisfaire. Il y a trente ans que je travaille à un livre de douze pages, qui doit contenir tout ce que nous ſçavons ſur la métaphyſique, la

politique & la morale, & tout ce que de très-grands auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés ſur ces ſciences-là.





LE TEMPLE DE GNIDE.

PREMIER CHANT.

VÉNUS préfere le séjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte. Elle ne descend point de l'Olympe sans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à sa vue, qu'il ne sent plus cette horreur sacrée qu'inspire la présence des dieux. Quelquefois elle se couvre

d'un nuage, & on la reconnoît à l'odeur divine qui ſort de ſes cheveux parfumés d'ambroiſie.

La ville eſt au milieu d'une contrée, ſur laquelle les dieux ont verſé leurs bienfaits à pleines mains : On y jouit d'un printemps éternel; la terre heureuſement fertile y prévient tous les ſouhaits; les troupeaux y paiſſent ſans nombre; les vents ſemblent n'y régner que pour répandre partout l'eſprit des fleurs; les oiſeaux y chantent ſans ceſſe; vous diriez que les bois ſont harmonieux; les ruiſſeaux murmurent dans les plaines; une chaleur douce fait tout éclorre; l'air ne s'y reſpire qu'avec la volupté.

Auprès de la ville eſt le palais

de Vénus : Vulcain lui-même en a bâti les fondemens ; il travailla pour ſon infidelle, quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les dieux.

Il me ſeroit impoſſible de donner une idée des charmes de ce palais ; il n'y a que les Graces qui puiſſent décrire les choſes qu'elles ont faites. L'or, l'azur, les rubis, les diamans y brillent de toutes parts : mais j'en peins les richeſſes, & non pas les beautés.

Les jardins en ſont enchantés : Flore & Pomone en ont pris ſoin ; leurs nymphes les cultivent. Les fruits y renaiſſent ſous la main qui les cueille ; les fleurs ſuccedent aux fruits. Quand Vénus s'y pro-

mene, entourée de ſes Gnidiennes, vous diriez que, dans leurs jeux folâtres, elles vont détruire ces jardins délicieux : mais, par une vertu ſecrete, tout ſe répare en un inſtant.

Vénus aime à voir les danſes naïves des filles de Gnide. Ses nymphes ſe confondent avec elles. La déeſſe prend part à leurs jeux, elle ſe dépouille de ſa majeſté ; aſſiſe au milieu d'elles, elle voit régner dans leurs cœurs la jôie & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs. Le berger vient les cueillir avec ſa bergere ; mais celle qu'elle a trouvée eſt toujours la

plus belle, & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arrose cette prairie, & y fait mille détours. Il arrête les bergeres fugitives : il faut qu'elles donnent le tendre baiser qu'elles avoient promis.

Lorsque les nymphes approchent de ses bords, il s'arrête ; & ses flots qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuient plus. Mais lorsqu'une d'elles se baigne, il est plus amoureux encore : ses eaux tournent autour d'elle ; quelquefois il se souléve pour l'embrasser mieux ; il l'enleve, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer : mais il la soutient sur ses flots ; & charmé d'un far-

deau ſi cher, il la promene ſur ſa plaine liquide ; enfin déſeſpéré de la quitter, il la porte lentement ſur le rivage, & conſole ſes compagnes.

A côté de la prairie eſt un bois de myrthe, dont les routes font mille détours. Les amans y viennent ſe conter leurs peines : L'Amour qui les amuſe, les conduit par des routes toujours plus ſecretes.

Non loin de-là eſt un bois antique & ſacré, où le jour n'entre qu'à peine : des chênes, qui ſemblent immortels, portent au ciel une tête qui ſe dérobe aux yeux. On y ſent une frayeur religieuſe : vous diriez que c'étoit la demeure des dieux, lorſque les hommes n'étoient

n'étoient pas encore ſortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumiere du jour, on monte une petite colline, ſur laquelle eſt le temple de Vénus : l'univers n'a rien de plus ſaint ni de plus ſacré que ce lieu.

Ce fut dans ce temple que Vénus vit pour la premiere fois Adonis : le poiſon coula au cœur de la déeſſe. Quoi ! dit-elle, j'aimerois un mortel ? hélas ! je ſens que je l'adore. Qu'on ne m'adreſſe plus de vœux, il n'y a plus à Gnide d'autre dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les Amours, lorſque, piquée d'un défi téméraire, elle les conſulta. Elle étoit en doute ſi elle

s'expoſeroit nue aux regards du berger Troyen. Elle cacha ſa ceinture ſous ſes cheveux ; ſes nymphes la parfumerent ; elle monta ſur ſon char traîné par des cygnes, arriva dans la Phrygie. Le berger balançoit entre Junon & Pallas ; il la vit, & ſes regards errerent & moururent : la pomme d'or tomba aux pieds de la déeſſe ; il voulut parler, & ſon déſordre décida.

Ce fut dans ce temple que la jeune Pſyché vint avec ſa mere, lorſque l'Amour, qui voloit autour des lambris dorés, fut ſurpris lui-même par un de ſes regards. Il ſentit tous les maux qu'il fait ſouffrir. C'eſt ainſi, dit-il,

que je bleſſe ! je ne puis ſoutenir mon arc ni mes fléches. Il tomba ſur le ſein de Pſyché. Ah ! dit-il, je commence à ſentir que je ſuis le dieu des Plaiſirs.

Lorſqu'on entre dans ce temple, on ſent dans le cœur un charme ſecret, qu'il eſt impoſſible d'exprimer : l'ame eſt ſaiſie de ces raviſſemens, que les dieux ne ſentent eux-mêmes que lorſqu'ils ſont dans la demeure céleſte.

Tout ce que la nature a de riant eſt joint à tout ce que l'art a pu imaginer de plus noble, & de plus digne des dieux.

Une main, ſans doute immortelle, l'a partout orné de peintures qui ſemblent reſpirer. On y

voit la naiſſance de Vénus ; le raviſſement des dieux qui la virent ; ſon embarras de ſe voir toute nue ; & cette pudeur, qui eſt la premiere des graces.

On y voit les amours de Mars & de la déeſſe. Le peintre a repréſenté le dieu ſur ſon char, fier & même terrible : la Renommée vole autour de lui ; la Peur & la Mort marchent devant ſes courſiers couverts d'écume ; il entre dans la mêlée, & une pouſſiere épaiſſe commence à le dérober. D'un autre côté, on le voit couché languiſſamment ſur un lit de roſes ; il ſourit à Vénus : vous ne le reconnoiſſez qu'à quelques traits divins, qui reſtent encore. Les Plai-

ſirs font des guirlandes dont ils lient les deux amans : leurs yeux ſemblent ſe confondre ; ils ſoupirent ; & attentifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les Amours qui ſe jouent autour d'eux.

Il a un appartement ſéparé, où le peintre a repréſenté les noces de Vénus & de Vulcain : toute la cour céleſte y eſt aſſemblée : le dieu paroît moins ſombre, mais auſſi penſif qu'à l'ordinaire. La déeſſe regarde d'un air froid la joie commune ; elle lui donne négligemment une main, qui ſemble ſe dérober ; elle retire de deſſus lui des regards qui portent à peine ; & ſe tourne du côté des Graces.

Dans un autre tableau, on voit Junon qui fait la cérémonie du mariage. Vénus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle : les dieux sourient; & Vulcain l'écoute avec plaisir.

De l'autre côté, on voit le dieu impatient, qui entraîne sa divine épouse : elle fait tant de résistance, que l'on croiroit que c'est la fille de Cérès que Pluton va ravir, si l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais se tromper.

Plus loin de-là, on le voit qui l'enleve pour l'emporter sur le lit nuptial. Les dieux suivent en foule : la déesse se débat, & veut échapper des bras qui la tiennent. Sa robe fuit ses genoux, la toile

vole : mais Vulcain répare ce beau désordre, plus attentif à la cacher, qu'ardent à la ravir.

Enfin on le voit qui vient de la poser sur le lit que l'Hymen a préparé : il l'enferme dans les rideaux; & il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune se retire : il est charmé de la voir s'éloigner. Les déesses jouent entr'elles : mais les dieux paroissent tristes ; & la tristesse de Mars a quelque chose d'aussi sombre, que la noire jalousie.

Charmée de la magnificence de son temple, la déesse elle-même y a voulu établir son culte : elle en a réglé les cérémonies, institué les fêtes; & elle y est en même-

temps la divinité & la prêtresse.

Le culte qu'on lui rend presque par toute la terre, est plutôt une profanation, qu'une religion. Elle a des temples, où toutes les filles de la ville se prostituent en son honneur, & se font une dot des profits de leur dévotion. Elle en a où chaque femme mariée va une fois en sa vie se donner à celui qui la choisit, & jette dans le sanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres où les courtisannes de tous les pays, plus honorées que les matrônes, vont porter leurs offrandes. Il y en a enfin où les hommes se font eunuques, & s'habillent en femmes, pour servir dans le sanctuaire, con-

ſacrant à la déeſſe & le ſexe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendît des honneurs plus dignes d'elle. Là les ſacrifices ſont des ſoupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque amant adreſſe ſes vœux à ſa maîtreſſe, & Vénus les reçoit pour elle.

Par tout où ſe trouve la beauté, on l'adore comme Vénus même: car la beauté eſt auſſi divine qu'elle.

Leurs cœurs amoureux viennent dans le temple; ils vont embraſſer les autels de la Fidélité & de la Conſtance.

Ceux qui ſont accablés des rigueurs d'une cruelle, y viennent ſoupirer : ils ſentent diminuer leurs tourmens : ils trouvent dans leur cœur la flatteuſe eſpérance.

La déeſſe, qui a promis de faire le bonheur des vrais amans, le meſure toujours à leurs peines.

La jalouſie eſt une paſſion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en ſecret les caprices de ſa maîtreſſe ; comme on adore les décrets des dieux, qui deviennent plus juſtes, lorſqu'on oſe s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines, le feu, les tranſports de l'amour, & la fureur même : car moins on eſt maître de ſon cœur, plus il eſt à la déeſſe.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur ſont des profanes, qui ne peuvent pas entrer dans le temple : ils adreſſent de loin leurs vœux à la déeſſe, & lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'eſt qu'une impuiſſance de former des deſirs.

La déeſſe inſpire aux filles de la modeſtie : cette qualité charmante donne un nouveau prix à tous les tréſors qu'elle cache.

Mais jamais, dans ces lieux fortunés, elles n'ont rougi d'une paſſion ſincere, d'un ſentiment naïf, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel il doit ſe rendre : mais c'eſt une profana-

tion de ſe rendre ſans aimer.

L'Amour eſt attentif à la félicité des Gnidiens : il choiſit les traits dont il les bleſſe. Lorſqu'il voit une amante affligée, accablée des rigueurs d'un amant, il prend une fléche trempée dans les eaux du fleuve d'Oubli. Quand il voit deux amans qui commencent à s'aimer, il tire ſans ceſſe ſur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit, il le fait ſoudain renaître, ou mourir : car il épargne toujours les derniers jours d'une paſſion languiſſante : on ne paſſe point par les dégoûts avant de ceſſer d'aimer ; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de ſon carquois les traits cruels dont il bleſſa Phedre & Ariane, qui, mêlés d'amour & de haine, ſervent à montrer ſa puiſſance, comme la foudre ſert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A meſure que le dieu donne le plaiſir d'aimer, Vénus y joint le bonheur de plaire.

Les filles entrent chaque jour dans le ſanctuaire, pour faire leur priere à Vénus. Elles y expriment des ſentimens naïfs, comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, diſoit une d'elles, ma flamme pour Thirſis eſt éteinte; je ne te demande pas de me rendre mon amour; fais ſeulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tout bas : Puissante déesse, donne-moi la force de cacher quelque temps mon amour à mon berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythere, disoit une autre, je cherche la solitude ; les jeux de mes compagnes ne me plaisent plus : j'aime peut-être. Ah ! si j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes, les filles & les jeunes garçons viennent réciter des hymnes en l'honneur de Vénus : souvent ils chantent sa gloire, en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main sa maîtresse, chantoit

ainſi : Amour, lorſque tu vis Pſyché, tu te bleſſas ſans doute des mêmes traits dont tu viens de bleſſer mon cœur : Ton bonheur n'étoit pas différent du mien ; car tu ſentois mes feux, & moi j'ai ſenti tes plaiſirs.

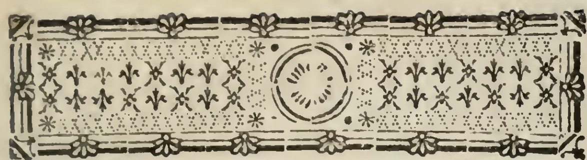
J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide ; j'y ai vu Thémire, & je l'ai aimée : je l'ai vue encore, & je l'ai aimée davantage. Je reſterai toute ma vie à Gnide avec elle ; & je ſerai le plus heureux des mortels.

Nous irons dans le temple ; & jamais il n'y ſera entré un amant ſi fidéle : nous irons dans le palais de Venus ; & je croirai que c'eſt le palais de Thémire : j'irai

dans la prairie, & je cueillerai des fleurs, que je mettrai ſur ſon ſein: peut-être que je pourrai la conduire dans le bocage, où tant de routes vont ſe confondre ; & quand elle ſera égarée . . . . L'Amour, qui m'inſpire, me défend de révéler ſes myſteres.



SECOND



SECOND CHANT.

Il y a à Gnide un antre ſacré que les nymphes habitent, où la déeſſe rend ſes oracles ; la terre ne mugit point ſous ſes pieds ; les cheveux ne ſe dreſſent point ſur la tête ; il n'y a point de prêtreſſes comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie : mais Vénus elle-même écoute les mortels, ſans ſe jouer de leurs eſpérances ni de leurs craintes.

Une coquette de l'iſle de Crete étoit venue à Gnide : elle marchoit entourée de tous les jeunes

Gnidiens; elle fourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre, foutenoit fon bras fur un troifiéme, crioit à deux autres de la fuivre. Elle étoit belle & parée avec art; le fon de fa voix étoit impofteur comme fes yeux. O ciel! que d'allarmes ne caufa-t'elle point aux vraies amantes! Elle fe préfenta à l'oracle, auffi fiere que les déeffes: mais foudain nous entendîmes une voix, qui fortoit du fanctuaire: Perfide, comment ofes-tu porter tes artifices jufques dans les lieux où je regne avec la candeur? Je vais te punir d'une maniere cruelle: je t'ôterai tes charmes; mais je te laifferai le cœur comme il eft; tu appelleras tous les

hommes que tu verras, ils te fuiront comme une ombre plaintive, & tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une courtisanne de Nocrétis vint ensuite, toute brillante des dépouilles de ses amans. Va, dit la déesse, tu te trompes, si tu crois faire la gloire de mon empire: ta beauté fait voir qu'il y a des plaisirs; mais elle ne les donne pas: ton cœur est comme le fer; & quand tu verrois mon fils même, tu ne sçaurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches qui les demandent & qui s'en dégoûtent; va leur montrer des charmes, que l'on voit soudain & que l'on perd pour toujours. Tu

n'es propre qu'à faire mépriſer ma puiſſance.

Quelque temps après vint un homme riche, qui levoit les tributs du roi de Lydie. Tu me demandes, dit la déeſſe, une choſe que je ne ſçaurois faire, quoique je ſois la déeſſe de l'Amour. Tu achetes des beautés, pour les aimer; mais tu ne les aimes pas, parce que tu les achetes. Tes tréſors ne feront point inutiles; ils ſerviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride, nommé Ariſtée, ſe préſenta enſuite: il avoit vu à Gnide la charmante Camille; il en étoit éper-

duement amoureux : il ſentoit tout l'excès de ſon amour ; & il venoit demander à Vénus, qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la déeſſe ; tu ſçais aimer. J'ai trouvé Camille digne de toi : j'aurois pu la donner au plus grand roi du monde ; mais les rois la méritent moins que les bergers.

Je parus enſuite avec Thémire. La déeſſe me dit : Il n'y a point dans mon empire de mortel qui me ſoit plus ſoumis que toi ; mais que veux-tu que je faſſe ? je ne ſçaurois te rendre plus amoureux, ni Thémire plus charmante. Ah ! lui dis-je, grande déeſſe, j'ai mille graces à vous demander : faites

que Thémire ne penſe qu'à moi, qu'elle ne voie que moi ; qu'elle ſe réveille en ſongeant à moi ; qu'elle craigne de me perdre, quand je ſuis préſent ; qu'elle m'eſpere dans mon abſence ; que toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les momens qu'elle a paſſés ſans moi.





TROISIE'ME CHANT.

Il y a à Gnide des jeux ſacrés, qui ſe renouvellent tous les ans: les femmes y viennent de toutes parts diſputer le prix de la beauté. Là les bergeres ſont confondues avec les filles des rois; car la beauté ſeule y porte les marques de l'empire. Vénus y préſide elle-même; elle décide ſans balancer, elle ſçait bien quelle eſt la mortelle heureuſe qu'elle a le plus favoriſée.

Hélène remporta ce prix pluſieurs fois: elle triompha lorſque

Théſée l'eut ravie ; elle triompha lorſqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam ; elle triompha enfin lorſque les dieux l'eurent rendue à Ménélas après dix ans d'eſpérances : ainſi ce prince, au jugement de Vénus même, ſe vit auſſi heureux époux, que Théſée & Paris avoient été heureux amans.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à groſſes boucles ſur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vu que treize fois le cours du ſoleil. Il en vint quinze de l'iſle de Leſbos ; & elles ſe diſoient l'une à l'autre, Je me ſens toute émue, il n'y a rien de ſi charmant que vous : ſi Vénus vous

voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet: rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, & de la régularité de leurs traits: tout faisoit voir, ou promettoit un beau corps; & les dieux, qui les formerent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections, que des graces.

Il vint cent femmes de l'isle de Chypre. Nous avons, disoient-elles, passé notre jeunesse dans le temple de Vénus, nous lui avons consacré notre virginité & notre pudeur même. Nous ne rougissons

point de nos charmes : nos manieres, quelquefois hardies & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage ſur une pudeur qui s'allarme ſans ceſſe.

Je vis les filles de la ſuperbe Lacédémone : leur robe étoit ouverte par les côtés, depuis la ceinture, de la maniere la plus immodeſte : & cependant elles faiſoient les prudes, & ſoutenoient qu'elles ne violoient la pudeur, que par amour pour la patrie.

Mer fameuſe par tant de naufrages, vous ſçavez conſerver des dépôts précieux. Vous vous calmâtes, lorſque le navire Argo porta la Toiſon d'or ſur votre plaine liquide ; & lorſque cinquante

beautés ſont parties de Colchos, & ſe ſont confiées à vous, vous vous êtes courbée ſous elles.

Je vis auſſi Oriane ſemblable aux déeſſes : toutes les beautés de Lydie entouroient leur reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avoient préſenté à Vénus une offrande de deux cent talens. Candaule étoit venu lui-même, plus diſtingué par ſon amour que par la pourpre royale : il paſſoit les jours & les nuits à dévorer de ſes regards les charmes d'Oriane; ſes yeux erroient ſur ſon beau corps, & ſes yeux ne ſe laſſoient jamais. Hélas! diſoit-il, je ſuis heureux; mais c'eſt une choſe qui n'eſt ſçue que de Vé-

nus & de moi; mon bonheur seroit plus grand, s'il donnoit de l'envie. Belle reine, quittez ces vains ornemens; faites tomber cette toile importune, montrez-vous à l'univers; laissez le prix de la beauté, & demandez des autels.

Auprès de-là étoient vingt Babyloniennes: elles avoient des robes de pourpre brodées d'or; elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient, pour preuve de leur beauté, les richesses qu'elle leur avoit fait acquérir.

Plus loin je vis cent femmes d'Egypte, qui avoient les yeux & les cheveux noirs: leurs maris étoient

auprès d'elles, & ils diſoient : Les loix nous ſoumettent à vous, en l'honneur d'Iſis : mais votre beauté a ſur nous un empire plus fort, que celui des loix ; nous vous obéïſſons avec le même plaiſir, que l'on obéït aux dieux ; nous ſommes les plus heureux eſclaves de l'univers.

Le devoir vous répond de notre fidélité ; mais il n'y a que l'amour qui puiſſe nous promettre la vôtre.

Soyez moins ſenſibles à la gloire que vous acquerrez à Gnide, qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maiſon, auprès d'un mari tranquille, qui, pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre dans le ſein

de votre famille le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puiſſante, qui envoie ſes vaiſſeaux au bout de l'univers : les ornemens fatiguoient leur tête ſuperbe; toutes les parties du monde ſembloient avoir contribué à leur parure.

Dix beautés vinrent des lieux où commence le jour; elles étoient filles de l'Aurore, & pour la voir elles ſe levoient tous les jours avant elle. Elles ſe plaignoient du Soleil, qui faiſoit diſparoître leur mere; elles ſe plaignoient de leur mere, qui ne ſe montroit à elles que comme au reſte des mortels.

Je vis ſous une tente une reine

d'un peuple des Indes ; elle étoit entourée de ſes filles, qui déja faiſoient eſpérer les charmes de leur mere : des eunuques la ſervoient ; & leurs yeux regardoient la terre : car depuis qu'ils avoient reſpiré l'air de Gnide, ils avoient ſenti redoubler leur affreuſe mélancolie.

Les femmes de Cadis, qui ſont aux extrémités de la terre, diſputerent auſſi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers, où une belle ne reçoive des hommages : mais il n'y a que les plus grands hommages qui puiſſent appaiſer l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent enſuite : belles ſans ornemens, elles avoient des graces, au lieu de

perles & de rubis. On ne voyoit ſur leur tête que les préſens de Flore ; mais ils y étoient plus dignes des embraſſemens de Zéphyr. Leur robe n'avoit d'autre mérite, que celui de marquer une taille charmante, & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés, on ne vit point la jeune Camille : elle avoit dit, Je ne veux point diſputer le prix de la beauté ; il me ſuffit que mon cher Ariſtée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célébres par ſa préſence. Elle n'y venoit point diſputer le prix : car les déeſſes ne ſe comparent point aux mortelles. Je la vis ſeule, elle étoit belle

belle comme Vénus : je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

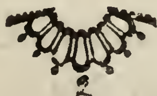
Il n'y eut jamais un ſi grand ſpectacle : les peuples étoient ſéparés des peuples ; les yeux erroient de pays en pays, depuis le couchant juſqu'à l'aurore : il ſembloit que Gnide fût tout l'univers.

Les dieux ont partagé la beauté entre les nations, comme la nature l'a partagée entre les déeſſes. Là on voyoit la beauté fiere de Pallas ; ici la grandeur & la majeſté de Junon ; plus loin la ſimplicité de Diane, la délicateſſe de Thétis, le charme des Graces, & quelquefois le ſourire de Vénus.

Il ſembloit que chaque peuple eût une maniere particuliere d'exprimer ſa pudeur, & que toutes ces femmes vouluſſent ſe jouer des yeux : Les unes découvroient la gorge, & cachoient leurs épaules ; les autres montroient les épaules, & couvroient la gorge ; celles qui vous déroboient le pied, vous payoient par d'autres charmes ; & là on rougiſſoit de ce qu'ici on appelloit bienſéance.

Les dieux ſont ſi charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais ſans ſourire de leur ouvrage. De toutes les déeſſes, il n'y a que Vénus qui la voie avec plaiſir, & que les dieux ne raillent point d'un peu de jalouſie.

Comme on remarque une roſe au milieu des fleurs qui naiſſent dans l'herbe, on diſtingua Thémire de tant de belles. Elles n'eurent pas le temps d'être ſes rivales : elles furent vaincues avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle appella les Graces : Allez la couronner, leur dit-elle ; de toutes les beautés que je vois, c'eſt la ſeule qui vous reſſemble.





QUATRIÈME CHANT.

PENDANT que Thémire étoit occupée avec ſes compagnes au culte de la déeſſe, j'entrai dans un bois ſolitaire : j'y trouvai le tendre Ariſtée. Nous nous étions vus le jour que nous allâmes conſulter l'oracle, c'en fut aſſez pour nous engager à nous entretenir ; car Vénus met dans le cœur, en la préſence d'un habitant de Gnide, le charme ſecret que trouvent deux amis, lorſqu'après une longue abſence ils ſentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre, nous sentîmes que notre cœur se donnoit; il sembloit que la tendre Amitié étoit descendue du ciel, pour se placer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choses de notre vie. Voici, à peu près, ce que je lui dis :

Je suis né à Cibaris, où mon pere Antiloque étoit prêtre de Vénus. On ne met point dans cette ville de différence entre les voluptés & les besoins; on bannit tous les arts qui pourroient troubler un sommeil tranquille; on donne des prix aux dépens du public à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles; les citoyens ne se souviennent que des

bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des magiſtrats qui les ont gouvernés.

On y abuſe de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle ; & les faveurs des dieux ſur Cibaris ne ſervent qu'à encourager le luxe & la molleſſe.

Les hommes ſont ſi efféminés, leur parure eſt ſi ſemblable à celle des femmes, ils compoſent ſi bien leur teint, ils ſe friſent avec tant d'art, ils emploient tant de temps à ſe corriger à leur miroir, qu'il ſemble qu'il n'y ait qu'un ſexe dans toute la ville.

Les femmes ſe livrent, au lieu de ſe rendre ; chaque jour voit finir les deſirs & les eſpérances de

chaque jour : on ne ſçait ce que c'eſt que d'aimer & d'être aimé ; on n'eſt occupé que de ce qu'on appelle ſi fauſſement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre : & toutes ces circonſtances qui les accompagnent ſi bien, tous ces riens qui ſont d'un ſi grand prix, ces engagemens qui paroiſſent toujours plus grands, ces petites choſes qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouiſſances avant la derniere ; tout cela eſt inconnu à Cibaris.

Encore ſi elles avoient la moindre modeſtie, cette foible image de la vertu pourroit plaire : mais

non ; les yeux ſont accoutumés à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaiſirs donne aux Cibarites plus de délicateſſe, ils ne peuvent plus diſtinguer un ſentiment d'avec un ſentiment.

Ils paſſent leur vie dans une joie purement extérieure : ils quittent un plaiſir qui leur déplaît, pour un plaiſir qui leur déplaira encore ; tout ce qu'ils imaginent eſt un nouveau ſujet de dégoût.

Leur ame, incapable de ſentir les plaiſirs, ſemble n'avoir de délicateſſe que pour les peines : un citoyen fut fatigué toute une nuit d'une roſe qui s'étoit repliée dans ſon lit.

La molleſſe a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne ſçauroient remuer les moindres fardeaux ; ils peuvent à peine ſe ſoutenir ſur leurs pieds ; les voitures les plus douces les font évanouir ; lorſqu'ils ſont dans les feſtins, l'eſtomach leur manque à tous les inſtans.

Ils paſſent leur vie ſur des ſiéges renverſés, ſur leſquels ils ſont obligés de ſe repoſer tout le jour, ſans s'être fatigués, ils ſont briſés quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils ſont des eſclaves tout prêts pour le premier maître.

Dès que je ſçus penſer, j'eus du dégoût pour la malheureuſe Cibaris. J'aime la vertu ; & j'ai toujours craint les dieux immortels. Non, diſois-je, je ne reſpirerai pas plus long-temps cet air empoiſonné : tous ces eſclaves de la molleſſe ſont faits pour vivre dans leur patrie, & moi pour la quitter.

J'allai pour la derniere fois au temple ; & m'approchant des autels où mon pere avoit tant de fois ſacrifié : Grande déeſſe, dis-je à haute voix, j'abandonne ton temple, & non pas ton culte : en quelque lieu de la terre que je ſois, je ferai fumer pour toi de l'encens ; mais il ſera plus pur que

celui qu'on t'offre à Cibaris.

Je partis, & j'arrivai en Crete. Cette iſle eſt toute pleine des monumens de la fureur de l'Amour. On y voit le taureau d'airain, ouvrage de Dédale, pour tromper ou pour ſatisfaire les égaremens de Paſiphaé; le labyrinthe, dont l'Amour ſeul ſçut éluder l'artifice; le tombeau de Phedre, qui étonnà le Soleil, comme avoit fait ſa mere; & le temple d'Ariane qui, déſolée dans les déſerts, abandonnée par un ingrat, ne ſe repentoit pas encore de l'avoir ſuivi.

On y voit le palais d'Idoménée, dont le retour ne fut pas plus heureux que celui des autres capitaines Grecs: car ceux qui échappe-

rent aux dangers d'un élément colère, trouverent leur maiſon plus funeſte encore. Vénus irritée leur fit embraſſer des épouſes perfides, & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chere.

Je quittai cette iſle ſi odieuſe à une déeſſe qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie.

Je me rembarquai ; & la tempête me jetta à Leſbos. C'eſt encore une iſle peu chérie de Vénus : elle a ôté la pudeur du viſage des femmes, la foibleſſe de leur corps, & la timidité de leur ame. Grande Vénus, laiſſe brûler les femmes de Leſbos d'un feu légitime ; épargne à la nature humaine tant d'horreur.

Mitylene eſt la capitale de Leſbos ; c'eſt la patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Muſes, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuſe à elle-même, trouvant ſes ennuis dans ſes charmes, elle hait ſon ſexe, & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme ſi vaine peut-elle être ſi cruelle ? Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues, que quand tu t'irrites.

Enfin je quittai Leſbos ; & le ſort me fit trouver une iſle plus profane encore ; c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de temple : jamais les Lemniens ne lui adreſſerent de vœux. Nous re-

jettons, disent-ils, un culte qui amollit les cœurs. La déesse les en a souvent punis : mais sans expier leur crime, ils en portent la peine ; toujours plus impies à mesure qu'ils sont plus affligés.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre chérie des dieux ; les vents me porterent à Délos. Je restai quelques mois dans cette isle sacrée. Mais soit que les dieux nous préviennent quelquefois sur ce qui nous arrive ; soit que notre ame retienne de la divinité, dont elle est emanée, quelque foible connoissance de l'avenir ; je sentis que mon destin, que mon bonheur même m'appelloient dans une autre pays.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille, où l'ame, plus à elle-même, ſemble être délivrée de la chaîne qui la tient aſſujettie; il m'apparut, je ne ſçus pas d'abord ſi c'étoit une mortelle, ou une déeſſe. Un charme ſecret étoit répandu ſur toute ſa perſonne : elle n'étoit point belle comme Vénus, mais elle étoit raviſſante comme elle : tous ſes traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous enſemble : vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique : ſes cheveux tomboient négligemment ſur ſes épaules, mais cette négligence étoit heureuſe : ſa taille étoit charmante; elle avoit cet air que la

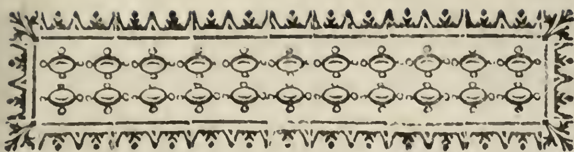
nature donne ſeule, & dont elle cache le ſecret aux peintres mêmes. Elle vit mon étonnement; elle en ſourit. Dieux! quel ſouris! Je ſuis, me dit-elle d'une voix qui pénétroit le cœur, la ſeconde des Graces : Vénus, qui m'envoie, veut te rendre heureux ; mais il faut que tu ailles l'adorer dans ſon temple de Gnide. Elle fuit; mes bras la ſuivirent : mon ſonge s'envola avec elle ; & il ne me reſta qu'un doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaiſir de l'avoir vue.

Je quittai donc l'iſle de Délos : j'arrivai à Gnide. Je puis dire que d'abord je reſpirai l'amour. Je ſentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je ſentis. Je n'aimois pas encore,

encore, mais je cherchois à aimer : mon cœur s'échauffoit comme dans la préſence de quelque beauté divine. J'avançai ; & je vis de loin de jeunes filles qui jouoient dans la prairie : je fus d'abord entraîné vers elles. Inſenſé que je ſuis, diſois-je ! j'ai, ſans aimer, tous les égaremens de l'amour : mon cœur vole déja vers des objets inconnus ; & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai : je vis la charmante Thémire. Sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre. Je ne regardai qu'elle ; & je crois que je ſerois mort de douleur, ſi elle n'avoit tourné ſur moi quelques regards. Grande Vénus, m'écriai-je, puiſ-

que vous devez me rendre heureux, faites que ce ſoit avec cette bergere : je renonce à toutes les autres beautés ; elle ſeule peut remplir vos promeſſes & tous les vœux que je ferai jamais.





CINQUIÈME CHANT.

Je parlois encore au jeune Ariſtée de mes tendres amours ; ils lui firent ſoupirer les ſiens ; je ſoulageai ſon cœur en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit : je n'oublierai rien ; car je ſuis inſpiré par le même dieu qui le faiſoit parler.

Dans tout ce récit, vous ne trouverez rien que de très-ſimple : mes aventures ne ſont que les ſentimens d'un cœur tendre, que mes plaiſirs, que mes peines ; & comme mon amour pour Camille

fait le bonheur, il fait aussi toute l'histoire de ma vie.

Camille est fille d'un des principaux habitans de Gnide; elle est belle, elle a une phisionomie qui va se peindre dans tous les cœurs: les femmes qui font des souhaits, demandent aux dieux les graces de Camille; les hommes qui la voient, veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante; un air noble, mais modeste, des yeux vifs & tout prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes invisiblement assortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à se parer, mais elle est mieux parée que les autres femmes.

Elle a un esprit, que la nature refuse presque toujours aux belles. Elle se prête également au sérieux & à l'enjouement. Si vous voulez, elle pensera sensément; si vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'esprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque chose de si naïf, qu'il semble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, a les charmes de la simplicité; vous trouvez toujours une bergere naïve. Des graces si légeres, si fines, si délicates, se font remarquer, mais se font encore mieux sentir.

Avec tout cela, Camille m'ai-

me : elle eſt ravie quand elle me voit, elle eſt fâchée quand je la quitte ; & comme ſi je pouvois vivre ſans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit : je lui dis que je l'adore, elle le ſçait ; mais elle eſt ravie comme ſi elle ne le ſçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle me dit que je fais le bonheur de la ſienne. Enfin elle m'aime tant, qu'elle me feroit preſque croire que je ſuis digne de ſon amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, ſans oſer lui dire que je l'aimois, & ſans oſer preſque me le dire à moi-même ; plus je la

trouvois aimable, moins j'eſpérois d'être celui qui la rendroit ſenſible. Camille, tes charmes me touchoient; mais ils me diſoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois partout à t'oublier; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image : que je ſuis heureux! je n'ai pu y réuſſir; cette image y eſt reſtée, & elle y vivra toujours.

Je dis à Camille : J'aimois le bruit du monde, & je cherche la ſolitude; j'avois des vues d'ambition, & je ne deſire plus que ta préſence; je voulois errer ſous des climats reculés, & mon cœur n'eſt plus citoyen que des lieux où tu reſpires : tout ce qui n'eſt point

toi, s'est évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de sa tendresse, elle a encore quelque chose à me dire; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je suis si charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon cœur; bientôt regne entre nous ce doux silence, qui est le plus tendre langage des amans.

Quand j'ai été absent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre: De quoi m'entretiens-tu, me dit-elle? parle-moi de nos amours: ou si tu n'as rien pensé, si tu n'as

rien à me dire, cruel, laiſſe-moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embraſſant, Tu es triſte. Il eſt vrai, lui dis-je : mais la triſteſſe des amans eſt délicieuſe ; je ſens couler mes larmes, & je ne ſçais pourquoi, car tu m'aimes ; je n'ai point de ſujet de me plaindre, & je me plains : Ne me retire point de la langueur où je ſuis ; laiſſe-moi ſoupirer en même-temps mes peines & mes plaiſirs.

Dans les tranſports de l'amour, mon ame eſt trop agitée : elle eſt entraînée vers ſon bonheur ſans en jouir ; au lieu qu'à préſent je goûte ma triſteſſe même. N'eſſuie point mes larmes : qu'importe que

je pleure, puiſque je ſuis heureux?

Quelquefois Camille me dit: Aime-moi. Oui, je t'aime. Mais comment m'aimes-tu? Hélas, lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois: car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entens louer Camille par tous ceux qui la connoiſſent: ces louanges me touchent, comme ſi elles m'étoient perſonnelles; & j'en ſuis plus flatté qu'elle-même.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'eſprit, que je ſuis enchanté de ſes moindres paroles; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dît rien.

Quand elle fait des amitiés à

quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés, quand tout à coup je fais réflexion que je ne ferois point aimé d'elle.

Prens garde, Camille, aux impostures des amans : Ils te diront qu'ils t'aiment, & ils diront vrai ; ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi, mais je jure par les dieux que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin, mon esprit s'égare : elle approche, & mon cœur s'agite : j'arrive auprès d'elle, & il semble que mon ame veut me quitter, que cette ame est à Camille, & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur ; elle me la refuse,

& dans un inſtant elle m'en accorde une autre. Ce n'eſt point un artifice : combattue par ſa pudeur & ſon amour, elle voudroit me tout refuſer, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit, Ne vous ſuffit-il pas que je vous aime ? que pouvez-vous deſirer après mon cœur ? Je deſire, lui dis-je, que tu faſſes pour moi une faute que l'amour fait faire, & que le grand amour juſtifie.

Camille, ſi je ceſſe un jour de t'aimer, puiſſe la Parque ſe tromper, & prendre ce jour pour le dernier de mes jours ! Puiſſe-t'elle effacer le reſte d'une vie, que je trouverois déplorable, quand je

me ſouviendrois des plaiſirs que j'ai eus en aimant!

Ariſtée ſoupira, & ſe tut; & je vis bien qu'il ne ceſſa de parler de Camille, que pour penſer à elle.





SIXIÈME CHANT.

PENDANT que nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes; & après avoir erré longtemps, nous entrâmes dans une grande prairie: nous fûmes conduits par un chemin de fleurs au pied d'un rocher affreux; nous vîmes un antre obſcur, nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. Oh dieux! qui auroit penſé que ce lieu eût été ſi funeſte! A peine y eus-je mis le pied, que tout mon corps frémit, mes cheveux ſe

dresserent sur la tête: une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour ; à mesure que mon cœur s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu, où jamais le soleil n'entra, & que les vents n'agiterent jamais : j'y vis la Jalousie ; son aspect étoit plus sombre que terrible : La Pâleur, la Tristesse, le Silence l'entouroient, & les Ennuis voloient autour d'elle. Elle souffla sur nous, elle nous mit la main sur le cœur, elle nous frappa sur la tête ; & nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monstres. Entrez plus avant, nous

dit-elle, malheureux mortels; allez trouver une déeſſe plus puiſſante que moi. Nous vîmes une affreuſe divinité à la lueur des langues enflammées des ſerpens qui ſiffloient ſur ſa tête ; c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ſes ſerpens, & le jetta ſur moi : je voulus le prendre ; déja, ſans que je l'euſſe ſenti, il s'étoit gliſſé dans mon cœur. Je reſtai un moment comme ſtupide; mais dès que le poiſon ſe fût répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers : mon ame fut embraſée, & dans ſa violence tout mon corps la contenoit à peine ; j'étois ſi agité, qu'il me ſembloit que je tournois ſous le fouet des Furies. Nous

nous abandonnâmes à nos transports ; nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable : nous allions de la Jalousie à la Fureur, & de la Fureur à la Jalousie : nous crions, Thémire ; nous crions, Camille. Si Thémire ou Camille étoient venues, nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin nous trouvâmes la lumiere du jour ; elle nous parut importune, & nous regretâmes presque l'antre affreux que nous avions quitté : nous tombâmes de lassitude, & ce repos même nous parut insupportable. Nos yeux nous refuserent des larmes, & notre cœur ne put plus former de soupirs.

Je fus pourtant un moment tran-

quille : le Sommeil commençoit à verſer ſur moi ſes doux pavots. Oh dieux ! ce ſommeil même devint cruel. J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles Ombres : je me réveillois à chaque inſtant ſur une infidélité de Thémire ; je la voyois ... Non, je n'oſe encore le dire ; & ce que j'imaginois ſeulement pendant la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux ſommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que je fuie également les ténébres & la lumiere ! Thémire, la cruelle Thémire m'agite comme les Furies. Qui l'eût cru, que mon bonheur ſeroit de l'oublier pour jamais !

Un accès de fureur me reprit : Ami, m'écriai-je, leve-toi ; allons exterminer les troupeaux qui paiſſent dans cette prairie : pourſuivons ces bergers, dont les amours ſont ſi paiſibles. Mais non, je vois de loin un temple ; c'eſt peut-être celui de l'Amour : allons le détruire, allons briſer ſa ſtatue, & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes ; & il ſembloit que l'ardeur de commettre un crime, nous donnât des forces nouvelles : nous traverſâmes les bois, les prés, les guérets ; nous ne fûmes pas arrêtés un inſtant : une colline s'élevoit en vain, nous y montâmes, nous entrâmes dans le temple : il étoit conſacré à Bac-

chus. Que la puiſſance des dieux eſt grande ! Notre fureur fut auſſitôt calmée. Nous nous regardâmes, & nous vîmes avec ſurpriſe le déſordre où nous étions.

Grand dieu ! m'écriai-je, je te rends moins graces d'avoir appaiſé ma fureur, que de m'avoir épargné un grand crime. Et m'approchant de la prêtreſſe : Nous ſommes aimés du dieu que vous ſervez ; il vient de calmer les tranſports dont nous étions agités ; à peine ſommes-nous entrés dans ce lieu, que nous avons ſenti ſa faveur préſente : nous voulons lui faire un ſacrifice. Daignez l'offrir pour nous, divine prêtreſſe. J'allai chercher une victime, & je l'apportai à ſes pieds.

Pendant que la prêtreſſe ſe préparoit à donner le coup mortel, Ariſtée prononça ces paroles : Divin Bacchus, tu aimes à voir la joie ſur le viſage des hommes : nos plaiſirs ſont un culte pour toi ; & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux.

Quelquefois tu égares doucement notre raiſon ; mais quand quelque divinité cruelle nous l'a ôtée, il n'y a que toi qui puiſſe nous la rendre.

La noire Jalouſie tient l'Amour ſous ſon eſclavage ; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend ſur nos cœurs, & tu la fais rentrer dans ſa demeure affreuſe.

Après que le ſacrifice fût fait,

tout le peuple s'assembla autour de nous ; & je racontai à la prêtresse comment nous avions été tourmentés dans la demeure de la Jalousie. Et tout à coup nous entendîmes un grand bruit, & un mêlange confus de voix & d'instrumens de musique. Nous sortîmes du temple ; & nous vîmes arriver une troupe de Bacchantes, qui frappoient la terre de leurs thyrses, criant à haute voix : Evhoé. Le vieux Silène suivoit, monté sur son âne : sa tête sembloit chercher la terre ; & si-tôt qu'on abandonnoit son corps, il se balançoit comme par mesure. La troupe avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec

ſa flûte, & les Satyres entouroient leur roi. La joie régnoit avec le déſordre ; une folie aimable mêloit enſemble les jeux, les railleries, les danſes, les chanſons. Enfin je vis Bacchus : il étoit ſur ſon char traîné par des tigres, tel que le Gange le vit au bout de l'univers, portant partout la joie & la victoire.

A ſes côtés étoit la belle Ariane. Princeſſe, vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Théſée, lorſque le dieu prit votre couronne, & la plaça dans le ciel. Il eſſuya vos larmes. Si vous n'aviez pas ceſſé de pleurer, vous auriez rendu un dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une

mortelle. Il vous dit : Aimez-moi ; Théſée fuit ; ne vous ſouvenez plus de ſon amour, oubliez juſqu'à ſa perfidie : je vous rends immortelle, pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus deſcendre de ſon char ; je vis deſcendre Ariane, elle entra dans le temple. Aimable dieu, s'écria-t'elle, reſtons dans ces lieux, & ſoupirons-y nos amours. Faiſons jouir ce doux climat d'une joie éternelle. C'eſt auprès de ces lieux que la reine des cœurs a poſé ſon empire ; que le dieu de la joie regne auprès d'elle, & augmente le bonheur de ces peuples déja ſi fortunés.

Pour moi, grand dieu, je ſens déja que je t'aime davantage.

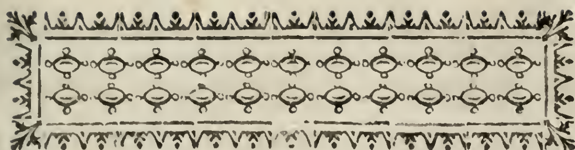
Quoi! tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable! Il n'y a que les immortels qui puiſſent aimer à l'excès, & aimer toujours davantage; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'eſperent, & qui ſont plus bornés quand ils deſirent, que quand ils jouiſſent.

Tu ſeras ici mes éternelles amours. Dans le ciel, on n'eſt occupé que de ſa gloire; ce n'eſt que ſur la terre & dans les lieux champêtres, que l'on ſçait aimer. Et pendant que cette troupe ſe livrera à une joie inſenſée, ma joie, mes ſoupirs, & mes larmes mêmes, te rediront ſans ceſſe mes amours.

Le dieu ſourit à Ariane, il la

mena dans le ſanctuaire. La joie s'empara de nos cœurs ; nous ſentîmes une émotion divine ; ſaiſis des égaremens de Silène, & des tranſports des Bacchantes, nous prîmes un thyrſe, & nous nous mêlâmes dans les danſes & dans les concerts.





SEPTIEME CHANT.

NOUS quittâmes les lieux consacrés à Bacchus ; mais bientôt nous crûmes sentir que nos maux n'avoient été que suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités ; mais la sombre tristesse avoit saisi notre ame, & nous étions dévorés de soupçons & d'inquiétudes.

Il nous sembloit que les cruelles déesses ne nous avoient agités, que pour nous faire présentir des malheurs ausquels nous étions destinés.

Quelquefois nous regrettions le temple de Bacchus ; bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnide : nous voulions voir Thémire & Camille, ces objets puiſſans de notre amour & de notre jalouſie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs, que l'on a coutume de ſentir lorſque, ſur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame eſt déja ravie, & ſemble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle ſe promet.

Peut-être, dit Ariſtée, que je trouverai le berger Lycas avec Camille ; que ſçais-je s'il ne lui parle pas dans ce moment? O dieux! l'infidelle prend plaiſir à l'entendre!

On disoit l'autre jour, repris-je, que Thyrsis qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide; il l'a aimée, sans doute qu'il l'aime encore: il faudra que je dispute un cœur, que je croyois tout à moi.

L'autre jour Lycas chantoit ma Camille: que j'étois insensé! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me souviens que Thyrsis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles: Malheureux que je suis! elle les a mises sur son sein! C'est un présent de Thyrsis, disoit-elle. Ah! j'aurois dû les arracher, & les fouler à mes pieds.

Il n'y a pas longtemps que j'allois avec Camille faire à Vénus

un ſacrifice de deux tourterelles ; elles m'échapperent & s'envolerent dans les airs.

J'avois écrit ſur des arbres mon nom avec celui de Thémire ; j'avois écrit mes amours ; je les liſois & reliſois ſans ceſſe : un matin je les trouvai effacées.

Camille, ne déſeſpere point un malheureux qui t'aime ; l'amour qu'on irrite peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Thémire, je le pourſuivrai juſques dans le temple ; & je le punirai, fut-il aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'antre ſacré, où la déeſſe rend

ſes oracles. Le peuple étoit comme les flots de la mer agitée : ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponſe.

Nous entrâmes dans la foule, je perdis l'heureux Ariſtée : déja il avoit embraſſé ſa Camille; & moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin. Je ſentis ma jalouſie redoubler à ſa vue, je ſentis renaître mes premieres fureurs. Mais elle me regarda, & je devins tranquille. C'eſt ainſi que les dieux renvoient les Furies, lorſqu'elles ſortent des enfers.

O dieux, me dit-elle, que tu m'as coûté de larmes! Trois fois le ſoleil a parcouru ſa carriere; je craignois de t'avoir perdu pour ja-

mais : cette parole me fait trembler. J'ai été consulter l'oracle. Je n'ai point demandé si tu m'aimois ; hélas ! je ne voulois que sçavoir si tu vivois encore. Vénus vient de me répondre que tu m'aimes toujours.

Excuse, lui dis-je, un infortuné qui t'auroit haïe, si son ame en étoit capable. Les dieux, dans les mains desquels je suis, peuvent me faire perdre la raison : ces dieux, Thémire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle Jalousie m'a agité, comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles. J'en tire cet avantage, que je sens mieux le bonheur qu'il y a d'être

aimé

aimé de toi, après l'affreuſe ſituation où m'a mis la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi, viens dans ce bois ſolitaire : il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits. C'eſt un grand crime, Thémire, de te croire infidelle.

Jamais les bois de l'Elyſée, que les dieux ont faits exprès pour la tranquillité des ombres qu'ils chériſſent ; jamais les forêts de Dodone, qui parlent aux humains de leur félicité future ; ni les jardins des Heſpérides, dont les arbres ſe courbent ſous le poids de l'or qui compoſe leurs fruits, ne furent plus charmans que ce bocage enchanté par la préſence de Thémire.

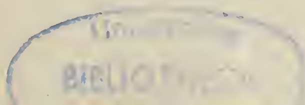
Je me ſouviens qu'un ſatyre qui ſuivoit une nymphe qui fuyoit toute éplorée, nous vit, & s'arrêta. Heureux amans! s'écria-t'il, vos yeux ſçavent s'entendre & ſe répondre; vos ſoupirs ſont payés par des ſoupirs! Mais moi, je paſſe ma vie ſur les traces d'une bergere farouche; malheureux pendant que je la pourſuis, plus malheureux encore lorſque je l'ai atteinte.

Une jeune nymphe, ſeule dans ces bois, nous apperçut & ſoupira. Non, dit-elle, ce n'eſt que pour augmenter mes tourmens, que le cruel Amour me fait voir un amant ſi tendre.

Nous trouvâmes Apollon aſſis

auprès d'une fontaine. Il avoit suivi Diane, qu'un daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit autour de lui. Il accordoit sa lyre; elle attire les rochers; les arbres la suivent, les lions restent immobiles. Mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appellés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour? Je le trouvai sur les lèvres de Thémire; je le trouvai ensuite sur son sein: il s'étoit sauvé à ses pieds; je l'y trouvai encore: il se cacha sous ses genoux; je le suivis; & je l'aurois toujours suivi, si Thémire toute en pleurs,



Thémire irritée ne m'eût arrêté. Il étoit à sa derniere retraite ; elle est si charmante, qu'il ne sçauroit la quitter. C'est ainsi qu'une tendre fauvette, que la crainte & l'amour retiennent sur ses petits, reste immobile sous la main avide qui s'approche, & ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis ! Thémire écouta mes plaintes ; & elle n'en fut point attendrie : elle entendit mes prieres, elle devint plus sévere. Enfin je fus téméraire : elle s'indigna, je tremblai ; elle me parut fâchée, je pleurai ; elle me rebuta, je tombai ; & je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs, si Thémire

n'avoit mis la main ſur mon cœur, & n'y eût rappellé la vie.

Non, dit-elle, je ne ſuis pas ſi cruelle que toi ; car je n'ai jamais voulu te faire mourir, & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourans, ſi tu ne veux que les miens ſe ferment pour jamais.

Elle m'embraſſa ; je reçus ma grace, hélas ! ſans eſpérance de devenir coupable.



Comme la piéce ſuivante m'a paru être du même auteur, j'ai cru devoir la traduire & la mettre ici.



Un jour que j'étois dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphiſe, je trouvai l'Amour, qui dormoit caché ſur des fleurs, & couvert par quelques branches de myrthe qui cédoient doucement aux haleines des Zéphirs. Les Jeux & les Ris, qui le ſuivent toujours, étoient allés follâtrer loin de lui : il étoit ſeul. J'avois l'Amour en mon pouvoir ; ſon arc & ſon carquois étoient à ſes côtés ; & ſi j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphiſe prit l'arc du plus grand des dieux : elle y mit

un trait, ſans que je m'en apperçuſſe, & le lança contre moi. Je lui dis en ſouriant : Prends-en un ſecond ; fais-mois une autre bleſſure ; celle-ci eſt trop douce. Elle voulut ajuſter un autre trait ; il lui tomba ſur le pied ; & elle cria doucement : C'étoit le trait le plus peſant qui fût dans le carquois de l'Amour ! Elle le reprit, le fit voler ; il me frappa ; je me baiſſai : Ah ! Céphiſe, tu veux donc me faire mourir ? Elle s'approcha de l'Amour. Il dort profondément, dit-elle ; il s'eſt fatigué à lancer ſes traits. Il faut cueillir des fleurs, pour lui lier les pieds & les mains. Ah ! je n'y puis conſentir ; car il nous a toujours favoriſés. Je vais

donc, dit-elle, prendre ſes armes; & lui tirer une fleche de toute ma force. Mais il ſe réveillera, lui dis-je. Eh bien! qu'il ſe réveille; que pourra-t'il faire que nous bleſſer davantage? Non, non; laiſſons-le dormir; nous reſterons auprès de lui; & nous en ſerons plus enflammés.

Céphiſe prit alors des feuilles de myrthe & de roſes. Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour. Les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les jetta ſur lui; & elle rioit de voir le petit dieu preſque enſéveli. Mais à quoi m'amuſai-je, dit-elle? il faut lui couper les aîles, afin qu'il n'y ait plus ſur la terre

d'hommes volages ; car ce dieu va de cœur en cœur , & porte par-tout l'inconſtance. Elle prit ſes ciſeaux, s'aſſit ; & tenant d'une main le bout des aîles dorées de l'Amour, je ſentis mon cœur frappé de crainte. Arrête, Céphiſe. Elle ne m'entendit pas. Elle coupa le ſommet des aîles de l'Amour, laiſſa ſes ciſeaux, & s'enfuit.

Lorſqu'il ſe fût réveillé, il voulut voler ; & il ſentit un poids qu'il ne connoiſſoit pas. Il vit ſur les fleurs le bout de ſes aîles ; il ſe mit à pleurer. Jupiter, qui l'apperçut du haut de l'Olympe, lui envoya un nuage, qui le porta dans le palais de Gnide, & le poſa ſur le ſein de Vénus. Ma mere, dit-il, je

battois de mes aîles ſur votre ſein; on me les a coupées : que vais-je devenir ? Mon fils, dit la belle Cypris, ne pleurez point ; reſtez ſur mon ſein, ne bougez pas ; la chaleur va les faire renaître. Ne voyez-vous pas qu'elles ſont plus grandes ? Embraſſez-moi : elles croiſſent : vous les aurez bientôt comme vous les aviez ; j'en vois déja le ſommet qui ſe dore : dans un moment..... C'eſt aſſez, volez, volez, mon fils. Oui, dit-il, je vais me hazarder. Il s'envola ; il ſe repoſa auprès de Vénus, & revint d'abord ſur ſon ſein. Il reprit l'eſſor ; il alla ſe repoſer un peu plus loin, & revint encore ſur le ſein de Vénus. Il l'embraſſa ;

elle lui ſourit : il l'embraſſa encore, & badina avec elle : & enfin il s'éleva dans les airs, d'où il regne ſur toute la nature.

L'Amour, pour ſe venger de Céphiſe, l'a rendue la plus volage de toutes les belles. Il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flamme. Elle m'a aimé; elle a aimé Daphnis ; & elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour, c'eſt moi que vous puniſſez ! Je veux bien porter la peine de ſon crime ; mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire ſouffrir?

FIN.

L'ISLE MERVEILLEUSE,

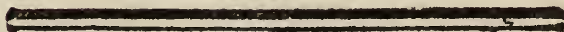
POEME EN TROIS CHANTS;

TRADUIT DU GREC,

SUIVI d'ALPHONSE ou de l'ALCIDE Eſpagnol, Conte très-moral.



A GENEVE.



M. D C C. L X V I I I.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

DANS un voyage que je fis à Constantinople, entre autres Monuments, je visitai les Bibliothèques. Dans celle du *Mouphti*, où je trouvai le *Sopha*, *Tanzaï*, *la Nuit & le & le Moment* *, il me tomba sous la main un *Manuscrit* qui piqua ma curiosité. Il étoit intitulé νῆσος θαυμαστια. C'est celui dont je donne aujourd'hui la Traduction. Tous les Lettrés de Constantinople l'attribuent à *Callimaque*, natif de Cyrene qui écrivoit sous *Ptolomée Philadelphe*, & sous *Ptolomée Evergete*, Rois d'Egypte. Il a fait un grand nombre de petits Poëmes dont on ne nous a conservé que celui-ci & la *chevelure de Bérénice*. Ce dernier Ouvrage a été traduit par *Catulle* qui travailloit dans le genre de *Callimaque*. Ce Poëte étoit aussi fort bon Critique. C'est lui qui disoit qu'*un grand livre est un grand*

* *Chef-d'œuvres de délicatesse, d'esprit & de volupté.*

mal ; auſſi n'a-t-on de lui que des Poëſies ſans prétention. Son Iſle m'a ſéduit par la nouveauté du Sujet & les peintures qu'il fournit en abondance. On ſentira combien j'ai eu à lutter contre la licence du fond, & l'on me ſaura gré ſans doute d'avoir toujours rendu mes expreſſions honnêtes, quand les idées ne l'étoient pas. J'ai rencontré dans le *Manuſcrit* des lacunes qui ſuſpendoient le ſens & coupoient le fil de la narration. J'ai ſuppléé à ce défaut par quelques vers de liaiſon, que j'ai adaptés de mon mieux à la maniere de l'Auteur. J'ai ſupprimé des morceaux entiers qui répugnoient à la délicateſſe de nos mœurs, de notre langue & de nos oreilles; enfin j'offre ma Traduction au Public comme un tableau adouci ſans être altéré, & dans lequel on a diſtribué des ombres, afin d'inviter l'œil à s'y repoſer plus long-temps.

Le Conte qui ſuit eſt d'un Homme du Monde qui ne ſe nomme pas, parce qu'il penſe ſérieuſement qu'on doit ſe cacher, quand on s'aviſe de faire des Contes après *la Fontaine.*



L'ISLE MERVEILLEUSE,

POEME.

CHANT PREMIER.

Aux peupliers qui bordent mon séjour,
J'avois juré de suspendre ma lyre,
De respirer, d'être heureux sans délire,
D'oser sur-tout être heureux sans l'Amour:
J'avois juré; mais je l'ai vu sourire,
Et sur son aîle il emporte aujourd'hui
Tous les serments que j'ai faits contre lui.
Ce Dieu raméne un transfuge volage;
Il me promet de nouvelles erreurs,
Des sens nouveaux, les desirs du bel âge,
Me dit sans cesse, en m'offrant ses faveurs,
» Vois-tu le temps qui moissonne les fleurs,
» Il t'avertit d'en semer son passage?
Quand l'Amour veut, qui pourroit échapper?

Je vais chanter ; je vais chanter & j'aime :
Il m'a ſoumis, & je plains, en moi-même,
Les malheureux qu'il ceſſe de tromper.

Ce bel Enfant d'une mere plus belle
De ſon pouvoir s'applaudiſſoit un jour ;
Défioit Mars, ſe mocquoit de Cybele,
Et provoquoit tous les Dieux à leur tour :
De Jupin même il bravoit la colére ;
Lui ſoutenoit qu'inſpirer un deſir,
C'étoit bien plus que lancer le tonnerre,
Et que le droit d'épouvanter la Terre
N'égale pas le droit de l'embellir.
Le Souverain de la voute éthérée
Fronce un ſourcil, & fait trembler les Cieux :
Vulcain pâlit, Vénus fuit éplorée ;
L'Amour s'échappe, & vole à d'autres jeux.
Dans ſon courroux le Monarque ſuprême
Promet au Stix, qui frémit du ferment,
D'humilier l'audacieux Enfant,

Et veut qu'enfin il convienne lui-même,
Qu'un autre eſt maître, & l'Amour dépendant.

Sous le beau Ciel, où l'or des Heſpérides
Pend en feſtons aux arbres jauniſſants ;
Du ſein des flots, d'écume blanchiſſants,
Diviſant l'onde en deux remparts liquides
Une Iſle ſort, s'éléve dans les airs,
Monde flottant, inconnu ſur les mers.
Cent rocs épars lui ſervoient de ceinture :
Autour des murs la vague par torrent
Avec fracas ſans ceſſe murmurant
La ſéparoit de toute la Nature.
Malgré Neptune & les flots écumants,
Quiconque oſoit, d'un pied trop téméraire
Franchir ces bords ; frappé par le tonnerre,
Tomboit ſoudain ſur les rochers fumants.
De ce dehors redoutable & ſauvage
L'Iſle au dedans conſole & dédommage ;
Ce ſont par-tout de limpides canaux,

De longs remparts tapiſſés de verdure,
Des arcs de fleurs, de flexibles berceaux,
Des demi-jours perçant leur voute obſcure,
De frais réduits de rocailles ornés,
Des bois épais, de roſes couronnés,
Où d'une ſource on entend le murmure.
L'onde plus loin, jailliſſant dans les airs,
Brille, s'épanche en gerbes colorées,
Vient rafraîchir les tiges altérées,
Et va baigner les riants belveders,
D'où l'œil commande à ces belles contrées,
Sous un Ciel pur, reſpecté des hivers.

ORDRE à l'Amour, (ſous la peine terrible
D'être plongé dans le fond des Enfers)
De fuir toujours cet Empire paiſible,
Seul à ſes loix ſouſtrait dans l'Univers.
Mais le deſtin qui rit d'un vain obſtacle,
Et devant lui voit tous les temps ouverts,
Rendit alors cet infaillible oracle:

» Lorſqu'à cette Iſle, en volant parvenu,
» S'ira poſer ſur le bois ſolitaire
» Un grand Oiſeau, dans les airs inconnu,
» Et que ſept fois, levant ſa tête altiere,
» D'un clos de fleurs, juſques alors fermé,
» Il aura ſçu repouſſer la barriere;
» Tout rentrera dans l'ordre accoutumé.

Le Créateur de cette Iſle nouvelle
M'en a lui-même expliqué les ſecrets;
Et dans ce jour tout ce qu'il me révéle,
Aucun Mortel ne l'entendit jamais.
Ceux qui peuploient la belle Colonie,
Naiſſoient, Amour, ſans ton pouvoir divin,
Sans le ſecours de ta douce féerie,
Et Jupiter, en leur donnant la vie,
Brava tes droits & te fit un larcin.
Blancheur de lis, ſourire, port céleſte,
Traits délicats, enſemble intéreſſant,
Ils avoient tout, (un Dieu m'en eſt garant)

Hors le plaisir qui vaut seul tout le reste.
Nuds & charmants, ils ne s'en doutoient pas ;
De chaque sexe ils ignoroient l'usage,
Et, sous leurs dais de mirthe & de lilas,
En pure perte alloient chercher l'ombrage.

Combien hélas ! d'inutiles attraits !
On eût jugé qu'Amour les fit exprès,
Pour cette ivresse & sympathique & pure ;
Ce trouble heureux & ces transports secrets ;
Ame de feu qui nourrit la Nature ;
Mais tout périt sans l'ardeur du desir,
Tout reste oisif : c'est l'active étincelle,
Qui, pénétrant la masse universelle,
Va rallumer le flambeau du plaisir.
Ce Sexe même, illustré par Alcide,
Et respecté d'un Sexe plus timide,
Dans ces climats languit dégénéré :
Il a perdu ce maintien révéré,
Qui fait rougir la Beauté qu'il décide.

Les yeux ſereins, & jamais attendris,
De leur côté nos belles Inſulaires,
Ne ſavent rien des amoureux myſtères,
Froides Vénus de ces froids Adonis.
Que ſur leur ſein un doux baiſer repoſe,
Leur ſein n'éprouve aucun frémiſſement:
Si de leur bouche on va preſſer la roſe,
Même froideur, jamais un ſentiment.
Eh! dans quels lieux, ſur quelle aimable rive
Dût-on jamais reſſentir plus d'ardeur?
Où la Beauté fut-elle moins captive?
Sans le donner, tout y peint le bonheur.
Retracez-vous chaque molle attitude,
Et ces rondeurs, & ces contours charmants,
Tous ces replis, tous ces enlacements,
Formez ſans art, & groupés ſans étude:
Je crois les voir ces êtres languiſſants
Sous mille aſpects varier leur poſture.,
Couchés, croiſés, aſſis ſur la verdure,
Heureux enfin, s'ils avoient eu des ſens!

Ici Dirphé, pour entrer au bocage,
Se courbe & gliſſe à travers le feuillage.
Que de ſecrets alors Dirphé trahit !
Dirphé plus loin veut atteindre un branchage ;
Saute, retombe & toujours s'embellit.
Mélas languit dans les bras de Cinare,
Reſpire en paix l'haleine des zéphirs,
Et ne ſçait pas, lorſque ſa main s'égare,
Qu'il touche au ſeuil du temple des plaiſirs.

Ce n'étoit pas cette ſeule ignorance
Qui diſtinguât un Peuple aimé des Dieux.
De nos beſoins l'éternelle affluence
N'approche point des hôtes de ces lieux.
Silphes nouveaux, leur magique ſubſtance,
Des alimens que le Ciel nous diſpenſe,
Ne connoît pas les ſucs contagieux.
Leurs corps légers croiſſent ſans nourriture ;
De toutes parts, des Zéphirs bienfaiteurs
Vont leur porter l'eſprit ſubtil des fleurs ;

Et les parfums qu'exhale la Nature.
Vous les verriez ſur le bord des ruiſſeaux,
Natter des joncs, tailler des arbriſſeaux;
Flore à leurs ſoins confia ſes abeilles,
Et les chargea de treſſer ſes corbeilles.
Ils vont ſouvent ſe jouer dans les eaux;
Souvent auſſi, regagnant leurs berceaux,
L'Art d'Arachné dans leurs mains ſe déploie:
L'aiguille agile, émule des pinceaux,
Anime l'or, fait reſpirer la ſoie
Sur des tiſſus, que Palès leur envoie,
Pour y tracer de champêtres tableaux.

Un jour ſe paſſe à des luttes légères;
A provoquer les échos ſolitaires:
Une autre fois, on court dans les forêts;
On ſe pourſuit, on ſe cherche, on s'évite:
Ils fendent l'air; le vent raſe moins vîte
La frêle tige & le verd des boſquets.
Quand la nuit vient, le ſommeil, par des ſonges

Choisis pour eux, les berce dans ses bras :
Le sommeil seul peut, avec ses mensonges,
Remplir leurs nuits, qu'Amour ne remplit pas :
Mais ce n'est point ce calme redoutable,
Fils du besoin & frere de la mort ;
Cet oubli morne, où l'homme entier s'endort,
Appesanti sous un bras indomptable :
Ce n'est pour eux qu'une foible vapeur
Qui naît soudain, est soudain éclipsée,
Qui sans l'éteindre offusque la pensée,
Et les distrait par un moment d'erreur.

Rien sur leurs fronts ne ternit la jeunesse :
Leurs cœurs glacés ne craignent rien du temps
Comment vieillir, quand on vit sans ivresse ?..
Les malheureux ! ... ils n'ont pas nos tourments.
Les tendres soins, l'espoir, la jalousie,
L'art de changer les heures en instants,
L'art de jouir n'abrégent point leur vie...
Éprouvent-ils ce penchant suborneur

Par qui la force à la beauté s'immole,
Qui nous détruit, qui pourtant nous console;
Illusion, trop semblable au bonheur.
Connoissent-ils la brillante couronne
Que ceint l'Amant, quand l'Amant est vainqueur,
Le doux orgueil de regner sur un cœur,
Et d'expirer du plaisir que l'on donne?
Qu'est-ce qu'un siecle écoulé sans amour,
Sans le desir, sans la volupté pure,
D'être adoré, d'adorer à son tour;
De pleurer même au sein d'une parjure?
Que le temps vole & me garde un beau jour!

Mais l'Amitié, cette Vierge céleste,
Quand tout leur manque, est un bien qui leur reste;
Je les plains moins: le cœur qu'elle a soumis,
Dans ce séjour n'est jamais infidelle;
Les sens jamais ne s'élevent contr'elle;
Tous ces Mortels sont un peuple d'amis.
Leur amitié n'est point cette Déesse

Tendre, éloquente, active tour-à-tour
Et dont la main avec délicateſſe ;
Guérit les maux que nous a faits l'Amour ;
Elle eſt pour eux un ſentiment tranquille :
Point de ſecrets qu'elle puiſſe épancher,
Jamais de pleurs qu'il lui faille ſécher ;
C'eſt loin des flots un Pilote inutile ;
Et ſa douceur pénétre en cet aſyle,
Comme le jour dans le calme des Cieux,
A ſon déclin, déſarmé de ſes feux,
Se réfléchit ſur un lac immobile.
Rien ne la trouble & ne vient l'allarmer :
Les Belles même, ailleurs toujours rivales,
Là, n'ayant point de droits à reclamer,
Graces au ſort qui les rendit égales,
Ont une fois le plaiſir de s'aimer.
Chaſte amitié, jouis de ta victoire ;
Mais ne va point encor t'en applaudir ;
Et dis tout bas, au milieu de ta gloire,
» Un ſeul enfant pourra tout déſunir.



CHANT

CHANT SECOND.

JEUNES Amans, ſortons de notre ivreſſe ;
Je le vois bien, c'eſt trop ſe tourmenter,
C'eſt trop ſervir une ingrate maîtreſſe :
Tout, dans l'Amour invite à déſerter.
Je vous ai peint de tranquiles rivages,
Des jours ſereins, l'abſence des deſirs,
Mille Beautés dans le fond des bocages,
A ne rien faire occupant leurs loiſirs ;
Des charmes nûs, careſſés des zéphirs ...
Embarquons-nous, ouvrons-nous les paſſages.
Où m'égarai-je ? Irons-nous, ſans appui,
De cent rochers franchir la vaſte enceinte ?
Le feu du Ciel y laiſſa ſon empreinte :
Craignons la foudre.... & plus encor l'ennui.
Puiſqu'il le faut, gardons nos infidelles ;
Soyons heureux, pour nous bien venger d'elles.
A leur exemple, ayons un cœur léger,

Laiſſons leurs feux & mourir & renaître.
Eh ! que ſçait-on ? nous les verrons peut-être,
Nous revenir, à force de changer.

L'Amour déja s'excite à la vengeance :
Dans ſon empire il ſent qu'il eſt borné.
Quand un lieu ſeul ignore ſa puiſſance,
Maître du Monde, il s'y croit enchaîné.
» Eh quoi, dit-il, un Peuple téméraire
» Oſera naître & reſpirer ſans moi !
» Tous les humains méritent ma colere,
» Fuyez, plaiſirs, laiſſons regner l'effroi.
De toutes parts ce n'étoient que murmures,
Accents plaintifs, éternelles rigueurs,
Sommeil des ſens, même au ſein des faveurs,
Triſtes dégoûts & pénibles ruptures.
Les oiſeaux même, ardents à s'éviter
Dans la ſaiſon des renaiſſans feuillages,
Ne faiſoient plus entendre leurs ramages,
Et s'aimant moins, oublioient de chanter.

Le Dieu vouloit qu'on ſentît ſon injure :
Il s'en alloit, dans les champs, dans les bois,
Lançant les traits du ſiniſtre carquois,
Et renverſant tous les lits de verdure.

Plus clairvoyant, il interpréte enfin
L'oracle obſcur, rendu par le deſtin.
Le grand Oiſeau, c'eſt un Mortel ſans doute,
Qui dans les airs doit s'ouvrir une route,
Du clos de fleurs défricher le terrein,
Et rendre l'Iſle à ſon vrai Souverain.
Dans cet eſpoir il treſſaille de joie :
Avec orgueil ſon aîle ſe déploie ;
Il eſt parti, pour remplir ſon deſſein.

Dans un hameau, de cette Iſle voiſin,
Le beau Marſis, au printemps de ſon âge,
Et non flétri par le précoce uſage
De ce feu ſourd qu'il cachoit dans ſon ſein,
Eſt le héros choiſi pour la conquête.

Son ſang bouillonne, & ſon armure eſt prête.
Un tel guerrier ne combat point en vain,
Le mirthe heureux doit ombrager ſa tête.
Le long d'un pré que coupent des ruiſſeaux,
Les yeux baiſſés, recueilli ſans étude,
Il promenoit ſa vague inquiétude,
Sous des palmiers qui joignoient leurs rameaux.
Rien ne lui plaît, ni danſe, ni parure:
Il touche au terme, où, las de fermenter,
Le doux volcan qu'allume la Nature,
Dans chaque veine eſt tout prêt d'éclater.

» L'AMOUR paroît, l'arrête & l'enviſage.
» Suis-moi, dit-il; ce n'eſt point une erreur:
» Je ſuis le Dieu qui préſide à ton âge;
» Je ſuis le Dieu qui va guérir ton cœur.
» Tes feux ſecrets, Marſis, ſont mon ouvrage.
» Je vois déja ton œil étinceler.
» Ton cœur va naître, & tes ſens vont parler.
» Mais, quel repos t'enchaîne à ce rivage?

» Tu vois cette Isle, il faudra m'y servir,
» Les champs de l'air devant toi vont s'ouvrir :
» Tu t'abattras sur cet épais feuillage :
» Au nombre sept enhardis ton courage :
» Va, crois l'Amour, & connois le plaisir.

A ce discours le jeune homme s'incline.
Quand l'Amour parle, on s'enflamme aisément ;
Et l'espoir seul du bonheur qui l'attend
Remplit Marsis d'une chaleur divine.
Le Dieu commande ; il souscrit à ses loix ;
Le voilà nû, tout semblable à son maître,
Qui, parcourant les trésors qu'il fit naître,
Rit en secret d'avoir fait un bon choix.
En même temps il détache ses aîles,
Puis les essaye à l'Icare nouveau.
Ainsi paré, le Pasteur est plus beau,
Et semble fier de ses graces nouvelles
Qu'il voit briller dans le cristal de l'eau.
L'arme n'est rien, il faut encor l'audace.

D'abord il tremble en mesurant les Cieux.
Comment franchir cet effrayant espace ?
Foible Mortel, c'est insulter aux Dieux.
Il tente enfin, prend l'essor, & succombe,
Hasarde encor, vole plus haut, retombe;
S'instruit, s'éleve & se plaît à ces jeux:
Son guide alors enhardit son ivresse,
Flate, conseille, anime tour-à-tour:
Marsis s'élance, &, grace à sa jeunesse,
Se sert déjà des aîles de l'Amour.
Le Dieu surpris de cet élan rapide,
Appelle encor, craint, espére à la fois:
Mais, emporté dans ce vaste fluide,
L'éleve fuit, & n'entend plus la voix.
Que deviendra, dépouillé de ses aîles
L'Enfant malin ? Dieux ! s'il étoit surpris !
S'il survenoit quelques Nymphes cruelles !
Ne pouvant fuir, il seroit bientôt pris.
Il faut le voir, redoutant l'esclavage,
S'effaroucher au seul bruit du feuillage.

Mais auſſitôt Zéphire officieux
L'enveloppant de l'azur d'un nuage,
Dans un jardin l'enleve à tous les yeux.
Flore ſourit en le voyant ſi ſage,
De nœuds de fleurs charge le Dieu volage,
Et dans ſes bras lui fait trouver les Cieux.

Hôte nouveau de la plaine éthérée,
Marſis s'abbat ſur la forêt ſacrée.
Qu'apperçoit-il dans ſes détours ſecrets?
La fraîche Irza, cette heureuſe Inſulaire,
Que le deſtin avoit conduite exprès
Dans l'épaiſſeur de ce bois ſolitaire,
Pour y remplir les éternels decrets.
En longs replis ſa noire chevelure
Forme autour d'elle un beau voile mouvant,
Voile jaloux, importune parure,
Que fait aller, que dérange le vent.
* Tant de beautés ſont tour-à-tour écloſes,

* Le Poëte, par une faveur ſpéciale des Dieux,

Que l'on héſite à fixer ſon larcin.
Les deux boutons qui colorent ce ſein
Reſſemblent bien à deux boutons de roſes,
Qui charment l'œil, en invitant la main.
Que la moiſſon pour Marſis ſera belle!
O Jupiter ! l'Amour du bout de l'aîle,
N'a point encore effleuré ces attraits;
Baiſer d'Amant ne les teignit jamais;
Hercule enfin trouve une Hébé nouvelle.
Quel champ de lis mollement diſperſés!
Sur ce beau col comme ils ſont ramaſſés!
Marſis bientôt en verra davantage.
Je ſens déja tout ce qu'il doit ſentir.
Du haut des airs il s'apprête à jouir,
Se laiſſe aller de branchage en branchage,
Autour d'Irza balance le deſir,
Et, la ſuivant ſous un utile ombrage,

---

eſt cenſé voir tout ce qui ſe paſſe dans l'Iſle. Il y a de quoi ſatisfaire un Amateur.

Tombe à ses pieds où l'attend le plaisir.
Elle veut fuir ; le Berger téméraire
La joint, la presse, & calme sa colère ;
Irza dans lui ne voit rien de nouveau :
Aux aîles près, ce n'est qu'un Insulaire ;
Irza voit mal : mais un trait de lumiere
Va l'éclairer au fond de ce berceau.
Là sur Marsis au hasard appuyée,
Entre ses bras se joüant sans dessein,
Elle frémit, & recule effrayée :
Quel est l'objet de cet effroi soudain ?
Amour le sçait. . . une flamme inconnue
Agite Irza, pénétre dans son cœur ;
Elle soupire, &, quoiqu'elle soit nue,
Voudroit dans l'onde éteindre son ardeur.
Son sein palpite, & ses genoux fléchissent,
Pour s'exprimer elle n'a plus de voix ;
Et ses beaux yeux, ses yeux qui s'attendrissent,
Peignent l'Amour, pour la premiere fois.
Sent-elle errer un baiser sur sa bouche ?

C'eſt un rayon, c'eſt du feu qui la touche:
Son trouble croît, & ſon ame à l'inſtant
Va s'allumer ſous le tact d'un Amant.
Du même eſſor l'un vers l'autre s'élance,
Sans autre loi qu'un inſtinct enchanteur,
Et nos Amans, malgré leur ignorance,
Sçavent trouver la route du bonheur.
Pouſſant des cris dans la volupté même
La belle Irza ſent germer la douleur.
Pourſuis Marſis, c'eſt un tourment qu'elle aime:
L'Amour combat, l'Amour eſt le vainqueur;
Il entre au Port, y fait un doux ravage:
L'épine céde, il enléve la fleur
Et le plaiſir a conſommé l'ouvrage.
Marſis éveille en ces heureux momens
Tout ce qu'Amour a de faveurs ſecrettes,
Ses traits de feu, ſes longs recueillemens,
Cet abandon des extaſes muettes,
Interrompu par des frémiſſemens;
Le bruit confus de deux bouches mi-cloſes,

Et le desir dans son Palais de roses
Par les Dieux même enchaîné si longtemps. *

L'ARDENT Marsis, au comble de la gloire,
Compte bientôt la sixiéme victoire :
Mais qui peindra les transports amoureux,
L'enivrement d'une Amante naïve,
Dont le cœur vrai n'a rien qui le captive ;
Qui vient de naître, & va, sous l'œil des Dieux,
A son Amant prodiguer tous ses feux,
Le caresser, le caresser encore,
Lui rendre enfin l'ame qu'il fit éclore,
Et s'embellir en le voyant heureux ?
Triste pudeur, qu'on prend pour l'innocence,
Ton vain prestige & ton art séducteur,
Valent-ils donc la pure joüissance,
L'égarement, le désordre flateur

---

* Il y a ici dans l'Original des détails que je n'ai osé traduire.

D'une Beauté qui tombe ſans défenſe,
Et peut ſans crainte adorer ſon vainqueur ?

» Que m'as-tu fait, dit Irza d'un air tendre ?
» Quel Dieu t'envoie ? ou n'es-tu pas un Dieu ?
» Tu l'es ſans doute ; oui ; j'en ai crû ce feu,
» Ces biens ſi doux qu'un Dieu ſeul peut répandre.
» Vois-tu mon ſein ? comme il eſt enflammé !
» Vois comme il bat... Viens, ô mon bien-aimé,
» N'as-tu donc plus de ſecrets à m'apprendre ?
» Que tu me plais ! approche, ſerre-moi...
» Je brule encor... qu'eſt-ce donc qui t'arrête ?...
» Viens, dans mes bras viens repoſer ta tête,
» Je ne reſpire & ne vis que par toi.

Jouis, Irza, d'une volupté pure,
Saiſis l'inſtant, il va s'évanouir ;
Le Ciel hélas ! fait payer le plaiſir,
Et la douleur te rend à la Nature ;
Pour toi l'amour vient de naître aujourd'hui

Tous les besoins vont renaître avec lui. *
» Mon bien-aimé, qu'éprouvé-je, dit-elle ?
» Je m'affoiblis, mon corps tremble, il chancelle ;
» Et loin de moi le calme s'est enfui.
» Ah ! que ta bouche humecte un peu la mienne ; **
» Mets sous ma tête un bras qui la soutienne.
» Dieu de mon cœur, tu me dois ton appui.

A ses côtés, Marsis pleure, soupire ;
Dans la forêt pousse des cris perçans.
» O Dieux, dit-il ; protégez deux amans :
» Sauvez Irza ; vous voyez qu'elle expire ... »
La Terre encor renferme ses présens :
L'onde tarit sur les sables ardents :

---

* Les Anciens dans leurs ouvrages les plus frivoles, avoient toujours une espece de but moral ; c'est un défaut qu'on ne s'avisera pas de reprocher à la plupart des Poëtes modernes.

** Callimaque dans ce Morceau désigne la soif & la faim. J'ai retranché ces peintures, qui m'ont paru désagréables.

Infortuné, l'Amour dût mieux t'inſtruire.
Aux pieds d'Irza le voilà renverſé :
Par elle encor il ſe ſentoit preſſé,
Brûlant d'ivreſſe, & baigné dans les larmes ;
De ſon Amante il dévore les charmes,
Et dans ſon trouble il va compter enfin
Le nombre heureux marqué par le deſtin.

La foudre gronde, & le charme commence;
Dans ces rochers l'Onde murmure & fuit :
De nouveaux dons la Terre s'embellit,
Et de ſes flancs voit germer l'abondance.
Chaque buiſſon ſe transforme en verger :
* L'Anana croit ; la grenade vermeille
Mêle ſa pourpre à l'ambre de la treille ;
Des pommes d'or parfument l'oranger.
Vole, Marſis. Dans la ſource naiſſante
Il va puiſer la liqueur jailliſſante.

---

* J'ai ſubſtitué ces fruits à ceux dont l'Auteur parle & dont les noms ne nous ſont pas connus.

Levres d'Irza, que séche la chaleur,
Goûtez cette eau, savourez sa fraîcheur.

Elle renaît, se souléve, respire,
Ouvre les yeux pour voir son bienfaiteur.
Ah! que d'Amour embellit son sourire!
Soudain Marsis court moissonner les fruits
Que sous ses pas un sable aride enfante,
Cueillis à peine, aussi-tôt reproduits,
Et s'élançant de leur tige odorante.
Que j'aime à voir le plus beau des Amants,
Qui, sur un bras soulevant son Amante,
De l'autre encor sur sa bouche expirante
Suspend les fruits, dont les sucs nourrissans
Vont appaiser l'ardeur qui la tourmente?
Ton front, Irza, retrouve ses couleurs,
Et ton cœur bat sous la main qui l'anime.
Console-toi, chere & tendre victime,
Un seul baiser ressuscite les fleurs.
Ivre des biens que l'Amour te raméne,

De ce baiſer tu reſſens les effets:
Tu vois déja diſparoître la peine,
Et ris des maux, pour compter les bienfaits.

La nuit s'approche, & couvre de ſon ombre
Nos deux Amants qui ſçauront l'embellir.
Conduiſons-les dans cette grotte ſombre:
Du frais des nuits il faut les garantir.
On a chanté la ſeptiéme victoire;
Et le ſommeil pourroit avoir ſon tour.
Je n'en crois rien : Marſis, pendant le jour,
A contenté le deſtin & la gloire;
Il eſt Amant; il va ſervir l'Amour.

CHANT

CHANT TROISIÉME.

Vous qui penſez que mon héros préfére
Un froid repos à de tendres combats,
Environnez la grotte ſolitaire ;
Jugez vous-même, & ne m'en croyez pas :
Mais, pour mieux voir, que l'Amour vous éclaire.
Interceptez, à travers les rameaux,
De cent baiſers le bruit involontaire,
Et le doux choc des amoureux travaux.
Obſervez bien ce que fait l'Inſulaire ;
Si dans ſes bras Marſis eſt occupé ;
Et revenez, inſtruits de ce myſtère,
Me dire après, qui de nous s'eſt trompé.

Pendant le calme & la langueur profonde
Où le ſommeil enchaîne les humains ;
Quand les erreurs des ſonges enfantins

Semblent jouer ſur le globe du Monde ;
Tout va changer dans ces lieux innocens.
Aux loix du Sort la Nature docile
Vient transformer les habitans de l'Iſle,
S'en emparer & leur créer des ſens.
Sublime effort digne de la Nature !
Dans les canaux, déſormais producteurs,
Déja ſa main inépuiſable & ſure
Verſe à longs traits les ſucs réparateurs,
Le ſang s'allume, & la flamme l'épure.
Le germe actif de la fécondité
Fermente, s'ouvre une route inconnue :
Le ſentiment coule, ſe diſtribue,
Et donne enfin un ſceptre à la beauté.

MAIS, quel réveil ! qui pourroit le décrire ?
On s'examine, on s'étonne, on ſe fuit :
L'homme enflammé ſe contemple, s'admire,
Tremble à l'aſpect du trait qui le pourſuit.
Le plaiſir naît, & l'homme encor ſoupire :

Son souffle brûle, & soudain arrêté
Enfle son sein, doucement tourmenté.
Pour échapper au charme qui l'attire,
Il se reléve, il tombe épouvanté;
Cet effort même acheve son délire,
Et tout son corps frémit de volupté.
Non loin de lui, sa compagne, plus belle,
Déja se rend à l'instinct qui l'appelle,
Et laisse voir, en ce grand changement,
Moins de surprise, & plus d'enchantement.
Tout l'attendrit, rien encor ne l'alarme:
Chaque desir lui montre un nouveau charme;
Elle renaît plus amoureusement.
Son œil par-tout s'égare, se promene:
Le sein l'arrête, un autre appas l'entraîne;
Un autre encore; elle ose parvenir,
Se reposer au centre de l'ivresse,
Et ses beaux yeux, qu'un doux nuage affaisse,
Sont inondés des vapeurs du plaisir.

L'Aurore enfin, témoin de ce ravage,
Revient dorer la cime des forêts.
Voici l'inſtant où va gronder l'orage :
Le deſir croît, à l'aſpect des attraits.
Figurez-vous cette amoureuſe lutte,
Et des combats le geſte avant-coureur ;
Et ces beautés que la force diſpute.
L'inſtinct agit, il ſe change en fureur.
Vous euſſiez vu les femmes éperdues,
Sur le gazon mollement étendues,
Comme des fleurs que de contraires vents
Veulent ravir au ſouffle du Printemps.
L'écho par-tout ne rend que des murmures,
Bruit des baiſers, accents interrompus :
L'orgueil déja fait naître les refus,
Et les tranſports ſont bientôt des injures.
La jalouſie ajoute à ces horreurs ;
Le ſang ruiſſelle, il va noyer les fleurs,
Et l'Amitié, l'Amitié qu'on outrage,
Voilant ſon front, ſe cachant d'un nuage,

Quitte ces lieux, qu'elle arroſe de pleurs.
Sous les boſquets Nymphes épouvantées
Errent, pour fuir ce funeſte débat,
Et vont, au fond des grottes écartées,
Cacher le prix pour lequel on combat.
On franchit tout, ronces, buiſſons, feuillage,
Et les deſirs, légers perſécuteurs,
Que cette fuite enflamme davantage,
Hâtant leur vol, ſont toujours les vainqueurs.
De rocs en rocs, de bocage en bocage,
Ils ont atteint le bois ſombre & ſacré,
Où, ſans prévoir cette jaloufe rage,
Au ſein d'Irza Marſis eſt ignoré.
Il voit de loin la troupe frémiſſante,
Et, ſaiſiſſant un branchage noueux,
Forme à la hâte autour de ſon Amante
De troncs briſés un rempart épineux.
Vers ſes rivaux Marſis vole & s'élance,
Il fend les airs : les aîles de l'Amour,
Les yeux d'Irza le ſervent tour-à-tour :

Que de Beautés l'obſervent en ſilence !
Toutes bientôt, admirant ſa valeur,
Forment des vœux pour qu'il ſoit le vainqueur,
Et pour qu'Irza pleure ſon inconſtance.
Deux combattans ſont déja terraſſés.
Sur elle alors l'œil de Marſis s'arrête :
Chaque regard lui vaut une conquête ;
Deux plus hardis ſont encor renverſés.
Tel un Lion, quand le chaſſeur Numide
Oſe attaquer ſes jeunes lionceaux,
Les crins dreſſés, le regard intrépide,
Vient s'oppoſer aux mortels javelots.
On tremble au loin : ſes ardentes prunelles,
Teintes de ſang, dardent des étincelles,
Et ſon courroux fait rugir les échos.

Tout eſt calmé : des lyres amoureuſes
L'accord brillant réſonne dans les airs,
Et les oiſeaux à ces tendres concerts
Ont marié leurs voix mélodieuſes.

Sur les débris des rameaux dispersés,
Du haut des Cieux on voit pleuvoir des roses,
Et, désarmés par ces métamorphoses,
Nos combattans sont tous entrelacés.
Moins animé, leur regard est plus tendre;
Ils vont jouir; & l'Amour va descendre.

L'Amour paroît déployant ses grandeurs.
Mille zéphirs groupés sur un nuage
D'or & d'azur vont semant son passage,
Et balançant un pavillon de fleurs,
Qui sur sa tête étendent leur ombrage,
Et dans la nue impriment leurs couleurs.
Du vaste sein des célestes demeures,
S'élance & fuit son char le plus brillant,
Qui dans les airs étincelle en roulant,
D'un vol rapide emporté par les heures.
Il s'applaudit, &, le front plus serein,
Tient en jouant un globe dans sa main.
A ses côtés voltigent les caprices,

Le faux eſpoir, les parjures ſoupirs,
Le fier dépit, les tendres artifices,
Tous ces tourmens, dont il fait des plaiſirs.
Comme il triomphe, en parcourant cette Iſle
A ſon pouvoir ſi longtemps indocile!
Mais, pour ſonder quels ſont les vœux ſecrets,
Maſquant ſa joie, en conquérant habile,
Il dit ces mots à ſes nouveaux Sujets.
» Peuple charmant, tu connois ma puiſſance;
» Mais ſi tu hais l'Amour & ſes combats,
» Je puis te rendre à ton indifférence;
» Parle, & choiſis. . . Le Dieu n'acheve pas.
Vive l'Amour, eſt le cri qui s'éléve,
Cri de l'inſtinct, le ſentiment t'achéve.
De l'Amour ſeul on implore l'appui;
C'eſt par ſes ſoins que l'Iſle vient de naître;
On aime mieux, ſous les loix d'un tel Maître,
Vivre un inſtant, qu'être immortel ſans lui.
Fiers de remplir la loi qu'il a preſcrite,
En ce moment, les zéphirs de ſa ſuite,

Volant autour du Monarque enfantin,
Laiſſent tomber de leur fraîche corbeille
Simples habits & tuniques de lin,
Pour garantir la Beauté qui ſommeille;
Tiſſus nués, où la roſe vermeille
Par ſon éclat trompe l'œil de l'abeille,
Voiles d'azur, & chapeaux de jaſmin.
Parmi ces dons, ces parures légéres,
L'Amour encor mêla des pannetiéres,
Des lyres d'or avec des chalumeaux;
Des arcs, des traits, les carquois les plus beaux,
Tout ce qu'il faut pour armer des Bergères.
Le Dieu ſourit, il ordonne, & ſoudain
Sur tous les fronts voit naître la décence:
Chaque Beauté, fuyant ſon œil malin,
Eſt plus timide avec moins d'innocence.
Tous à la fois courent aux vêtemens,
Qu'Amour façonne, & change en ornemens.
Alors le Dieu, plein de ruſes nouvelles,
Fait aux Amans ſigne de s'éloigner,

Et resté seul, entouré de leurs Belles,
Céde au plaisir de les endoctriner.

» Nymphes, dit-il, en souriant encore;
» Otez à l'œil le temps de s'assoupir;
» Ce qu'il devine, il le sçait embellir:
» Voilez un charme, & mille vont éclore;
» La nudité fatigue le desir.
» Pour l'éveiller, la pudeur m'est utile,
» C'est mon secret; c'est un jeu séduisant,
» Qui du bonheur rend l'accès moins facile;
» Mais il la faut employer sobrement.
» Prêtez de grace une oreille attentive.
» Les Cieux sur vous ont semé les attraits;
» Eh! que font-ils, sans mes autres bienfaits?
» Naissantes fleurs, c'est moi qui vous cultive.
» Tout, dans l'Amour, n'est qu'un rafinement.
» A vos traits seuls défendez l'imposture;
» Et, croyez-moi, réservez prudemment
» L'art pour vos cœurs, pour vos teints la Nature.

» Près de trahir un trop crédule Amant,
» Jurez-lui bien de n'être point parjure :
» Je ſerai là, pour rire du ſerment.
» D'un air naïf verſez des pleurs perfides ;
» Sachez vous rendre, & ſur-tout réſiſter.
» Intimidez les deſirs trop avides,
» N'effrayez pas ceux qu'il faut exciter.
» Feintes langueurs, inſidieux ſourire,
» Tranſports charmans, quoiqu'ils ſoient concertés,
» Rare abandon des ſecrettes beautés,
» Employez tout, pour fonder mon empire.

On applaudit. Ce code reſpecté
D'un Peuple heureux compoſa les archives ;
Et, grace aux ſoins des Amantes naïves,
De point en point doit être exécuté.
De ce moment ſont nés tous ces myſtères,
Tous ces détours du peuple féminin :
Quand les bergers ſont trahis des Bergeres,
C'eſt de l'Amour un traité clandeſtin.

Feindre d'aimer & devenir volage,
Briguer nos vœux, pour s'en moquer après,
D'un cœur donné faire un triple partage,
Par nos tourmens illustrer ses attraits,
Pour la beauté c'est plus qu'un badinage;
C'est obéir à des ordres secrets,
Et qui s'en plaint, fait aux Dieux un outrage.

Par l'Orateur trop longtemps exilés,
Tous nos Amans sont enfin rappellés.
L'Amour alors fait élever un trône:
En grande pompe on y place Marsis,
Qu'il a nommé Roi du Peuple conquis.
Il tient le sceptre, Irza tient la couronne.
Le beau Pasteur, dans ce riant séjour,
Voit à ses pieds ses Sujettes nouvelles.
On prévoit bien ce qu'il fit de ses aîles:
Aimer Irza, c'est les rendre à l'Amour.



ALPHONSE,

OU

L'ALCIDE ESPAGNOL,

CONTE TRÈS-MORAL.

INVOCATION

A LA FONTAINE.

Du fond des immortels bocages,
O la Fontaine, inſpire-moi;
C'eſt en badinant comme toi
Que l'on ſe place au rang des Sages.
Dans tes vers tout prend une voix,
Aigle, corbeau, renard, panthere;
Et l'on diroit à la maniere
Dont tu peins leurs mœurs & leurs loix,
Que les animaux une fois
T'ont parlé, pour toujours ſe taire.
Oui, la Nature à ton bureau
Te confioit tout à l'oreille;
Le Peintre eſt ſûr de ſon tableau,
Quand c'eſt elle qui le conſeille.
L'Amour qui te doit ſes ſuccès,
Et plus d'une heureuſe nuitée,
L'Amour reſpire en tes portraits,
Et tu rimas ſous ſa dictée
Les plus jolis tours qu'il ait faits.

Quelquefois ta verve s'allume,
Et déconcerte la pudeur;
Mais la licence de ta plume
Prouve elle-même ta candeur.
Que je regrette ton génie,
Ton abandon, ta bonhomie,
Ton ſtyle, image de ton cœur!
Notre ſiecle métaphyſique
Eſt barbare à force d'eſprit;
Chaque Muſe mélancolique
Se complait dans ce qu'elle écrit.
Fais que j'échappe à l'influence;
J'ai comme toi bien du loiſir
Avec beaucoup d'inſouciance;
Comme toi j'aime le plaiſir,
Et là finit la reſſemblance.
Prête-moi tes moindres pinceaux;
Que de loin je ſuive tes traces;
Je n'aſpire point à tes graces,
Trop heureux d'avoir tes défauts!
Peindre mes goûts, mes rêveries,
Ou dans quelques vers négligés
De nos femmes ſans préjugés
Anoner les tendres folies;
Voilà tout l'honneur que je veux.
Je ne brigue point les ſuffrages;
Que le temps me laiſſe les jeux,
Et qu'il emporte mes ouvrages.

*

ALPHONSE,

CONTE.

Le Roi Henri (de Caſtille s'entend)
Eut autrefois une Cour jeune & leſte.
Il étoit beau, magnifique & galant:
Tout ce qui rend un Prince ſéduiſant
En apparence, il l'avoit, & de reſte;
Il étoit fort, ſur-tout en madrigaux,
Dans ſon babil il exhaloit ſon ame,
Et poſſédoit tous ces menus propos
Qui font tourner la tête d'une femme;
Et que les Rois rendent toujours nouveaux.
Auſſi d'attraits un brillant aſſemblage
Fit du Palais un ſéjour enchanté;
Le vice aimable y tentoit la plus ſage,
Et par l'exemple on étoit emporté.
L'Amour fait loi, la foibleſſe eſt d'uſage.
A des tournois on conſacroit les jours,
Et dans la nuit, favorable aux careſſes,

On recevoit de ſes jeunes maîtreſſes
Le myrthe heureux treſſé par les Amours.
Qui l'auroit cru ? Dans ces luttes charmantes,
Le ſeul Henri languiſſant, abbatu,
Indécemment outrageoit ſes Amantes,
Et leur faiſoit regretter leur vertu.
De tels éclats choquoient leur modeſtie :
Déja pluſieurs en murmuroient tout bas,
Mais par orgueil remettant la partie,
Contre un tel ſort armoient tous leurs appas.
Rien. On mettoit outrages ſur outrages,
Ces Dames-là ne s'entêterent pas,
Et rirent bien d'avoir été ſi ſages,
Si l'on peut rire en un ſemblable cas.
Je plains Henri ; les mines du Potoze
Ne valent pas un deſir ſatisfait,
Le trône eſt bon, mais il faut autre choſe,
Il faut jouir, pour regner en effet.
Etre adoré d'une Amante bien tendre,
Lui prodiguer, interceptant ſa voix,

Mille baisers, qu'elle est prête à vous rendre;
A mon avis voilà les premiers droits,
Et dans ce jeu s'ils ont plus à prétendre
Les Laboureurs sont bien vengés des Rois.....
Allons au fait: la nullité du Maître
N'a point passé jusques aux Courtisans;
Ils ne sont point jusques-là complaisants.
Alphonse ici le prouvera peut-être,
Mais prouve trop qui prouve à ses dépens.
Il eut, dit-on, sans compter la figure,
La taille haute & le jarret tendu,
Un sourcil noir, d'un très-flateur augure,
Le plus grand œil, que la Castille ait vu;
C'étoit enfin Alcide en mignature,
Et de sa force il n'avoit rien perdu;
Si bien qu'il fut très-estimé des femmes;
Au prime abord toutes l'avoient jugé
Essentiel, fait exprès pour les Dames,
Et pour l'avoir on s'étoit arrangé:
Il prospéroit; c'étoit peu d'être utile,

Et de verſer de ſolides bienfaits,
Il débitoit d'un ton noble & facile,
Ces riens charmants qui font tous nos ſuccès,
Et déployoit, grace à cet art futile,
Même à Burgos tout l'eſprit d'un Français.
Un ſeul objet à la loi de conquête
S'étoit ſouſtrait malgré tous ces exploits:
Alphonſe avoit & le cœur & la tête,
Le reſte, non. Les ſens pour cette fois
Quoiqu'Amour dît, n'étoient point de la fête.
Cette Beauté ſe nommoit Sandoval;
De beaux yeux bleus, avec un teint d'albâtre,
Cette langueur qui vaut bien l'air folâtre,
Je ne ſçais quoi qu'on définiroit mal,
Rendoit déjà notre Alphonſe idolâtre,
Et lui donnoit tout Burgos pour rival.
Mais ſoit orgueil, pudeur, caprice, adreſſe,
(Belles toujours ont d'arriere-deſſeins,
Et leur vertu reſſemble à la foibleſſe)
Sandoval lutte, & ſous des yeux ſereins

Elle s'applique à cacher ſa tendreſſe.
Ce Conquérant, peu fait à s'arrêter,
Alphonſe en vain prioit, demandoit grace,
A ſes pleurs même on oſoit réſiſter.
Déchu des droits qu'il dut à ſon audace,
Deſirant tout, il n'oſoit rien tenter,
Et languiſſoit autour de cette place,
Que vingt aſſauts ne purent emporter.
Les ſoins jaloux de ſes autres maîtreſſes,
En le flattant, ne le ramenoient pas;
D'adroits refus valoient bien leurs careſſes;
Alphonſe au juſte eſtimoit leurs appas.
Un cœur trop vuide enfin ſe détermine;
Laſſes d'attendre, on les prit par famine.
Le déſeſpoir les mit en d'autres bras,
Et de douleur oſant tout ſe permettre,
Elles pleuroient, & ſe plaignoient tout bas,
Qu'Alphonſe ainſi voulût les compromettre.
Il eſt trahi, mais eſt-il remplacé?
Leurs ſens diſtraits laiſſent leur cœur glacé;

Et ces Beautés que l'ennui rend perfides ;
Comme des fleurs, sur leurs tiges arides,
Redemandoient leur Soleil éclipsé.
Oublions-les, pour voir ce qui s'apprête
Dans cette Cour. La femme de Henri,
Blanche de nom, fut, dit-on, trop honnête ;
Car elle étoit fidelle à son mari.
Fidelle à quoi ? Blanche perdoit la tête :
Qui l'empêchoit d'avoir un Favori ?
Aussi fut-elle ennuieuse & stérile :
Pareille épouse est un meuble inutile.
Scandalisé de sa stérilité,
Nicolas Pape, alors sollicité
Contre elle osa lancer ses anathêmes ;
Brisa ses nœuds : les Papes de tout temps
Ont exigé que l'on fît des enfants,
Dans un besoin, ils en ont fait eux-mêmes ;
Pour propager le nombre des croyants.
La pauvre Blanche, ainsi répudiée,
Se retournant vers son beau lit royal,

» D'un air confus disoit, quel coup fatal!
» A qui, grands Dieux ! m'avez-vous mariée !
» Si jeune encor, un tel sort m'est-il dû !
» Vous le savez, & ma cause est la vôtre ;
» Dieux protecteurs, j'aurois fait comme une autre
» Quelques enfants, si Henri l'avoit pu. . . .
» Et Nicolas sous sa foudre terrible
» Courbant mon front, hélas ! peu respecté ;
» Fait cet outrage à ma fécondité . . . .
» Qu'on dise encor qu'un Pape est infaillible.
C'est sur ce ton qu'elle quitte Burgos.
Pour remplacer cette Reine dolente,
De Portugal on a choisi l'Infante.
Interrompu dans ses galants travaux,
Alphonse alors, qui perdoit l'espérance,
Ne demandoit qu'un prétexte à l'absence ;
Et soupiroit après des cœurs nouveaux.
Toute la Cour attendoit Henriette ;
Il est nommé pour l'aller recevoir.
Cet ordre est prompt, mais son dépit l'accepte,

Et par raiſon, il s'en fait un devoir.
Pour Sandoval, elle eſt moins patiente ;
Ce départ bruſque & qu'il ſemble hâter,
Cette froideur, cette joie indécente,
Qu'il laiſſe voir, tout prêt de la quitter ;
L'âge d'Alphonſe, & celui de l'Infante,
Tout l'inquiéte, & tout vient l'attriſter.
Sentant alors l'abus de la ſageſſe,
Elle commence à blâmer ſes lenteurs,
Et voit fort bien qu'elle a manqué d'adreſſe,
Qu'il faut ſçavoir mettre un terme aux rigueurs ;
Qu'Amour au moins veut cueillir quelques fleurs,
En attendant qu'on livre à ſon ivreſſe
Tout le butin des dernieres faveurs.
» Il part, dit-elle, & cet inſtant m'éclaire.
» Il m'oublira : s'il étoit moins preſſé,
» On pourroit voir ce qu'on auroit à faire ;
» Mon tendre cœur eſt bien embaraſſé,
» Et ſa vertu ne le conſole guere,
» Il eût mieux fait de s'en être paſſé.

Le jour eſt fixe : Alphonſe & ſon cortége
Prennent congé d'un air libre & joyeux,
Et Sandoval ſe reproche un manége
Qui lui ravit ce qu'elle aime le mieux ;
En y tombant, elle apperçoit le piége,
Femme qu'on quitte a toujours de bons yeux.
L'Infante attend, abrégeons le voyage.
Mes chers amis, vous voilà tranſportés
Dans ſon Palais arroſé par le Tage,
Tout à notre aiſe admirons ſes beautés !
A peine encore elle a vu ſeize étés.
On conviendra que c'eſt là le bel âge ;
Et qu'il ſied bien, même à des Majeſtés.
Qu'amour alors fait un joli ravage !
Près de l'Infante Alphonſe eſt introduit,
Et ce qu'il voit paſſe la renommée.
Son œil ſe trouble & ſon ame enflamée
Vient d'oublier quel ſujet l'a conduit ;
Il veut parler, il demeure interdit,
Il perd la voix, mais l'Infante charmée,

Quoiqu'il ſe taiſe, entend tout ce qu'il dit.
Imaginez le plus mince corſage
Qu'Amour jamais arrondît de ſes mains,
Lévres de roſe, invitant aux larcins,
Un pied charmant, cet indiſcret préſage
De cent tréſors, un peu plus clandeſtins;
Un ſein qui naît, parant tout ce qu'il touche,
Et que l'œil baiſe au défaut de la bouche.
Cheveux d'ébene, en longs replis flottants,
De grands yeux noirs, où l'eſprit étincéle,
Faits pour changer des Sujets en Amants,
Le feu d'Hébé, la fraîcheur du printemps,
Mille autres riens qu'un ſeul geſte révéle,
Un compoſé des attraits les plus doux,
Et cet accord qui les embellit tous,
Telle eſt l'Infante. A ce rare aſſemblage,
Elle joignoit le gout vif des plaiſirs,
Ouvroit ſon cœur aux chatouilleux deſirs,
Et promit bien de n'être pas ſauvage:
Même on diſoit qu'un jeune & tendre Amant,

Avoit déjà profité du ferment.
Henri, Henri, comme la Providence
Place sans choix, les biens qu'elle dispense !
Que feras-tu d'un aussi beau présent ?
De son côté, l'ingénieuse Infante,
En Reine habile, en femme prévoyante
Choisit Alphonse en dédommagement.
Car, entre nous, cette voix indiscrette
Des bruits secrets éclatante interprête,
Multipliée en mille & mille échos,
Qui va des Rois divulgant les travaux,
Et leur pouvoir, & leur magnificence,
Avec grand soin trahit leur impuissance.
Elle en avoit murmuré quelques mots,
Qui d'Henriette allarmoient la décence,
Si bien qu'Henri n'étoit point son héros :
Mais l'Envoyé semble fait pour lui plaire ;
Elle a jugé que le beau Castillan
Devoit donner dans un excès contraire,
Et ce travers entroit mieux dans son plan,

Que ce défaut dont on ne ſçait que faire ;
Et qui pour rien fait traîner le roman.
Elle a déja dans l'oreille d'Alphonſe ,
Adroitement gliſſé de ces diſcours ,
Qu'il n'entend pas pour écouter toujours ;
Son embarras lui tient lieu de réponſe.
Sur tant d'appas ſes regards ſont fixés ;
Il en découvre , il en découvre encore :
De la Beauté qu'en ſilence il adore ,
Les traits ſont tous l'un par l'autre éclipſés.
Il les parcourt avec l'œil du délire ,
Aucun n'échappe à ſon raviſſement ,
Il croit tout voir, & penſe au même inſtant ;
N'avoir rien vû quand il la voit ſourire.

TOUT ſe diſpoſe, & tout eſt ordonné.
La belle Reine à s'éloigner s'apprête ,
De cent rubis ſon front eſt couronné ;
Burgos l'appelle , & Liſbonne l'arrête :
Burgos l'emporte ; on part. Tout le Palais

En ce moment retentit de regrets,
Et de ces cris ; vive, vive l'Infante !
Les yeux en pleurs, de jeunes Portugais
Sement de fleurs sa marche triomphante ;
Voudroient la suivre & toujours l'adorer,
Et l'on diroit à les voir soupirer
Que chacun d'eux perd en elle une Amante.

Dans son amour Alphonse anéanti
N'entend plus rien, ne voit rien qu'Henriette ;
De ses secrets son trouble est l'interprête,
Le cœur de l'une est par l'autre averti ;
Mais dans leur char les duegnes cruelles
Fléaux des ris, casuistes fémelles
Veillent sur eux : leur œil assujetti
Se darde envain une furtive œillade ;
Devant témoins l'Amour est bien malade,
Le trait revient comme il étoit parti.
Alphonse ardent seche d'impatience,
L'Infante rit & s'applaudit tout bas :

Par étiquette affecte l'innocence,
Et cet art même est encore un appas.

Burgos se montre, & des clameurs de joie
De toutes parts s'élevent dans les airs;
D'un or tissu les chemins sont couverts,
Du Castillan le luxe se déploie.
La Reine enfin approche des remparts;
Le front brillant d'une gaîté nouvelle,
Elle se livre aux avides regards.
De mille apprêts la pompe solemnelle,
Les diamans, avec les fleurs épars,
Tout disparoît : on ne contemple qu'elle.
Le Peuple en chœur promet d'être fidelle;
L'Amour inspire & reçoit le serment;
Le Roi s'avance avec frémissement,
Et rougit seul de la trouver si belle.
Mais qui peindra les femmes de sa Cour?
Leur froid dépit, leurs secrettes allarmes,
Qui d'Henriette attestent mieux les charmes

Que la louange & les chants d'alentour.
Trop de beautés, des graces trop parfaites;
Cet art de plaire & de tout enchaîner
Sont de grands torts, que de jeunes Sujettes,
Même à leur Reine, ont peine à pardonner.
Pour Sandoval, quel jour ! quel jour horrible!
Elle étoit là dévorant ſon orgueil,
Et ſon Amant pour une autre ſenſible,
Lui refuſoit la faveur d'un coup d'œil.
» O ſort, dit-elle! ô ſageſſe fatale!
» Je le voyois à mes pieds abatu,
» Il m'adoroit & ma ſotte vertu
» Le laiſſe aller pour chercher ma rivale!

Le ſoir ſe paſſe en ſpectacles pompeux.
De toutes parts le ſalpêtre s'allume,
D'Aſtres nouveaux il enrichit les Cieux,
Fait ſerpenter, ou fait jaillir des feux,
S'éleve en tige, ou retombe en écume:
Par un banquet on remplace ces jeux.

Sous un dais d'or la jeune Souveraine
Verſe à Henri le nectar le plus vieux.
Hélas ! hélas ! la prévoïance eſt vaine.
Mille rubis devant elle apportés
Dans des baſſins d'albâtre & de porphire
Sont de ſa main aux Dames préſentés :
Elle orne tout d'un gracieux ſourire.
Le Roi jouit ; voilà ſon beau moment ;
Et par l'éclat de ſa galanterie,
Je le ſoupçonne, il veut apparemment
Faire excuſer ſon autre œconomie.
Le bal ſurvient : chacun s'eſt déguiſé,
On ſe lutine, on s'égare, on fredonne,
La foule roule, au flot on s'abandonne,
On s'eſtropie & l'on s'eſt amuſé.

Enfin voici l'heure de la retraite,
Temps du miſtère, à l'Amour deſtiné,
Et que l'Amant, dans ſon ame inquiette
Compte longtemps avant qu'elle ait ſonné.

Henri la craint. On reconduit la Reine ;
Chacun alors ſe regarde en riant,
Et parle bas : ta diſgrace eſt prochaine,
Pauvre Henri, la victime t'attend,
Et s'embellit pour augmenter ta peine.
On prend congé toujours en ricanant ;
Le Roi bientôt prétexte une migraine,
S'échappe & fuit dans ſon appartement.

SUR une couche, à grands frais préparée,
De franges d'or richement décorées,
L'Infante jette un regard douloureux,
Et des humains ſe croyant ſéparée,
D'un air diſtrait ſemble chercher les jeux,
Dont à Liſbonne elle fut entourée.
Plaiſir, bonheur, tout échappe à ſes yeux.
Que font l'éclat, le faſte & la dorure,
Ces pavillons, ces rideaux ſomptueux ?
Du lit d'Hymen l'Amour eſt la parure,
Et tout ſon luxe eſt d'unir deux heureux.

Mouillant de pleurs sa couche solitaire ;
» Eh ! quoi, dit-elle, en ces superbes lieux,
» Je perds l'espoir & d'aimer & de plaire !
» Il me faudra renoncer à mes vœux,
» Et coucher seule, au moment que les Cieux
» Plus indulgents m'ordonnent le contraire !
» Si cela dure, & mon cœur me le dit,
» Le Pape va me déclarer sterile.
» En vérité j'en mourrois de dépit ;
» Je sçais fort bien que je puis être utile,
» Et ne veux point mettre un Pape en crédit.
» Mais à Burgos aussi que viens-je faire ?
» Je savois tout... Aveugle ambition !
» Alphonse, Alphonse étoit mieux mon affaire.
» Qu'en ce moment, Amour, je sois bergere ;
» Qu'il soit berger, & ce lit un gazon !

Lorsqu'en ces mots la plaintive Henriette
Se désoloit ; Alphonse aussi troublé,
S'entretenoit de sa flamme secrette,

Dont ſes yeux ſeuls encore avoient parlé.
Qui pourra-t-il choiſir pour interprête ?
Pour le ſervir, comment tromper Henri ?
Un Roi n'eſt pas comme un autre mari.
Alphonſe voit l'Infante & tous ſes charmes,
Qui malgré lui vont être abandonnés,
D'aridité dépérir dans les larmes,
Et qu'Amour fit pour être moiſſonnés.
» Dieux tout-puiſſants, dit-il avec tendreſſe,
» Quoi, nul Amant, quoi ? nul baiſer humain
» Ne rougira les lis de ſon beau ſein,
» N'entr'ouvrira ſa bouche enchantereſſe !
» Nul plus hardi n'égarera ſa main,
» Et ne pourra mourir de ſon ivreſſe !
» Non, non, je jure... Il va pour ſuivre ; Henri
Déjà ſur pied, mande ſon Favori.
Tous deux étoient confidents dès l'enfance.
Parmi des cœurs trop prompts à ſe fermer,
Ne pouvant mieux placer ſa confiance,
Le Roi l'aimoit, comme un Roi peut aimer.

Alphonse vole avec impatience ;
Henri l'accueille, & sans plus de détours,
Lui tient, dit-on, à-peu-près ce discours.
» Je regne, Alphonse, & l'Univers m'admire :
» J'ai beaucoup d'or & d'hommes sous mes loix ;
» Je fais la guerre & la paix à mon choix,
» Je puis servir, je puis encor mieux nuire,
» Créer des loix, nommer des Généraux,
» Tout ravager, & punir qui me blâme,
» Maître absolu, je puis tout en deux mots,
» Et ne puis faire un enfant à ma femme.
» L'État pourtant demande un héritier ;
» Tel est le vœu, telle est la voix publique,
» Je dois l'entendre & me sacrifier,
» Un impuissant. . . . peut-être politique.
» D'ailleurs je veux, & même dès ce jour,
» Déconcerter le sourire ironique,
» Et l'œil malin des femmes de ma Cour.
» Dans ce projet il faut qu'on me seconde ;
» C'est sur toi seul que j'ai jetté les yeux,

» Sur tes talents tout mon eſpoir ſe fonde;
» Songe à remplir le plus doux de mes vœux.
» Il faut ce ſoir coucher avec la Reine ...
» Oui, ſers l'État, donne un fils à ton Roi,
» Deux, ſi tu veux ... ſur-tout point de migraine;
» Prouve ton zele, & fais comme pour toi.
» La Reine eſt bien; la choſe eſt propoſable;
» Mais, cher ami, ſois muet dans ſes bras;
» Un mot, un ſeul te rendroit trop coupable,
» Je te ſçaurai ſauver tout embarras;
» De toi dépend le ſort de la Caſtille,
» Le mien, le tien, l'eſpoir de ma famille;
» On me contemple, & je me vois perdu,
» Deshonoré, ſi je ne ſuis cocu,
» Je t'ai choiſi pour ce rare ſervice,
» Nul autre ici ne me l'eût mieux rendu;
» Je te connois, & je te fais juſtice.
» De Vice-Roi tu rempliras l'office,
» Et je t'accorde un titre qui t'eſt dû.

D'ABORD Alphonse, étonné, confondu
Ne répond rien, croit que Henri s'amuse,
Ou bien qu'un songe en ce moment l'abuse.
» Ah! dit le Roi, tu m'as trop entendu,
» Ferme, obéis, ce n'est point une ruse,
» Tu vois mon cœur, mon secret t'est connu,
» C'est me trahir que chercher une excuse.
Il presse; il prie, il devient éloquent;
Alphonse est jeune, & de plus est Amant,
Vain & crédule, il se laisse séduire;
L'objet qu'il aime est porté dans ses bras;
Sans nul obstacle il obtient tant d'appas,
Il ne voit plus dans quel piége on l'attire.
De son bonheur le jeune homme enchanté
Se livre entier à son brulant délire;
Voit Henriette & céde à la beauté.
Il promet tout, sans que rien le retienne,
Alors Henri lui permet de sortir,
Et de ce pas, Sa Majesté Chrétienne
Court s'intriguer pour qu'il ait du plaisir.

Comment le Roi s'y prit dans cette affaire,
Par quels moyens le complot fut conduit,
Je n'en ſçais rien, mais je ſçais qu'il eſt nuit,
Qu'avec adreſſe & le plus grand myſtere
Par le Roi même Alphonſe eſt introduit
Près d'Henriette, & placé dans ſon lit.

La jeune Reine en cette circonſtance,
Veut voir venir, ſe croit toujours trop près,
Tremble, recule, & ne ſçait quelle avance
Elle doit faire à qui n'en fit jamais.
Un choc leger du combat la diſpenſe.
Plus enflammé notre heureux Vice-Roi
Prend du terrein, ſe hazarde en ſilence,
La main, la bouche ont bientôt leur emploi;
Toujours craintive Henriette balance;
Mais le plaiſir enhardit l'innocence;
Se défend-t-on, quand on n'eſt plus à ſoi?
Alphonſe a ſçu rompre enfin les barrieres;
Il met en jeu les doux préliminaires

Ces riens actifs, ces préludes ſçavants,
Qui des époux diſtinguent les Amants,
Diſpoſent l'ame aux amoureux myſtères,
Et par degrés avertiſſent les ſens.
O volupté, ces jeux ſont ton ouvrage,
L'inſtinct emporte, il faut plus pour le Sage;
Puiſqu'il eſt vrai que le bonheur nous fuit,
Appliquons-nous par un fréquent uſage
A graduer l'inſtant qui le détruit....
C'eſt ce que fait Alphonſe à la Princeſſe;
Il la prépare aux grands évenements;
La nuit s'écoule, il ſaiſit les moments
Et veut enfin expliquer ſa tendreſſe.
Heureux vainqueur, rien ne peut l'arrêter;
Il eſt au Trône où Henri dut monter.
L'Amour eſt là qui treſſe une couronne,
A chaque prix qu'on vient de remporter;
Dans ſes calculs il ſe brouille, il s'étonne;
Compte un trophée ... un autre eſt à compter.
Le nombre croît & les deſirs augmentent,

La Reine dit, s'interrompant cent fois,
» Vous impuiſſant ! ah ! Prince comme ils mentent ;
» Ah !...... d'un baiſer on lui coupe la voix.
L'Amour triomphe & rit de la réponſe,
A la replique Hercule eſt toujours prêt ;
On l'a forcé de ſe taire, il ſe tait :
Mais c'eſt parler que d'agir comme Alphonſe.
La Reine ici ſuccombe à ſon ardeur,
Et s'abandonne à ſon perſécuteur,
Au Dieu charmant, ſous qui ſa force expire,
Son ſein palpite, une tendre langueur
Charge ſes yeux où ſe peint le délire,
Sa bouche humide ébauche un doux ſourire,
Tout ce déſordre atteſte ſon bonheur,
Et le ſommeil nonchalamment l'attire,
Laiſſant toujours le deſir dans ſon cœur.
Alphonſe veille, il veille & brule encore.
De tous ſes ſens le tact ſeul fut heureux,
Mais aux rayons de la naiſſante aurore
Il veut jouir, s'enivrer par les yeux,

Et parcourir ſes charmes qu'il adore.
Il ſonge à tout & n'en aime que mieux.
Ciel, quel tableau! ſon Amante appuyée
Sur un bras nu, mollement arrondi!
Grace au ſommeil, une main fourvoyée;
Hazard heureux, par l'amour applaudi.
Alphonſe à tout prodigue une careſſe,
Par un baiſer colore chaque attrait;
Jeunes Amants, jugez de ſon ivreſſe,
Tout ce qu'il voit eſt un larcin qu'il fait.
Mais dans l'alcove, aſyle du myſtère,
Le jour pénétre: Alphonſe tremble, il fuit;
Et, détéſtant ſa ſuite involontaire,
Trouve un beau jour bien moins beau que ſa nuit.
L'Aſtre brillant au haut de ſa carriere
Par ſon éclat chaſſe enfin le ſommeil.
Dieux! qu'Henriette eſt belle à ſon réveil!
Son œil laſſé n'oſe voir la lumiere.
Dans elle encor tout peint l'enchantement;
Son premier ſoin eſt la reconnoiſſance,

Et ses beaux bras, ouverts négligemment,
Sont étendus vers ceux de son Amant,
Pour le payer des bienfaits qu'il dispense.
Elle gémit de chercher vainement
Et sent déja les rigueurs de l'absence.
Du lit d'Hymen elle ne peut sortir
Se leve, tombe ; un jour trop fort la blesse :
Nous sçavons tous d'où vient cette foiblesse ;
Cette fatigue est encore un plaisir.

» EDVIGE arrive ; Edvige, son amie,
» Toujours admise aux secrets de son cœur.
» Viens, lui dit-elle, à toi je me confie ;
» Lis dans mes yeux, y vois-tu mon bonheur ?
» Y vois-tu bien que l'on m'avoit trompée ? ....
» Henri, ma chere, est le plus grand des Rois ?
» De ses talents je suis encor frappée ;
» Je m'applaudis de vivre sous ses loix,
» Et sa vertu ne m'est point échappée.
» Le jour il plaît, il enchante la nuit.

» Depuis hier, que ne m'a-t-il point dit?
» Il perſuade, il ſoutient mon courage,
» Et contre Alphonſe aguerrit ma pudeur:
» A mon époux je me dois ſans partage;
» Il le mérite, il eſt rempli d'ardeur.
» J'ai réfléchi; les paſſions, Edvige,
» N'ont qu'un inſtant d'ivreſſe & de preſtige
» Qui diſparoît, & que le trouble ſuit;
» Le préſent vole & l'avenir afflige,
» Le devoir ſeul plaît à ceux qu'il conduit.
» Henri, crois-moi, m'allegera ſa chaîne,
» Dans tous les temps la couvrira de fleurs;
» J'oſe en répondre & d'ailleurs une Reine
» A ſes Sujets doit l'exemple des mœurs.
De l'éloquente & ſenſible Henriette.
Un autre ſoin interrompt les diſcours.
Cent Courtiſans aſſiégent ſa toilette;
Elle maudit en ſecret l'étiquette,
Mais, ſe pliant à l'uſage des Cours,
Elle ſe maſque & paroît ſatisfaite.

C'étoit à qui vanteroit ses beautés,
Ses longs cheveux, sa grace, sa noblesse,
Elle est l'aurore & Flore la jeunesse,
Vieux sobriquets de tout temps répétés.
De ses yeux seuls qu'un nuage environne;
On ne dit rien, vous devinez pourquoi :
Mais à l'oreille on se parle, on s'étonne
Qu'ils soient battus de la façon du Roi.
Le pâle Alphonse a bien l'air du coupable.
Plus à l'écart il paroît absorbé,
Son bonheur même est un poids qui l'accable;
Il seroit pur, s'il ne l'eût dérobé.
Approche-t-il, à peine on l'envisage;
Il avoit tout la veille, on le sçait bien;
Et maintenant on ne lui trouve rien,
Qu'un air novice, indécent pour son âge;
De l'embarras & le plus sot maintien.
Ce changement d'une nuit est l'ouvrage,
Et quelle nuit! » c'étoit-là mon vainqueur!
» Quel choix affreux! dit la Reine en soi-même!

» Est-ce bien lui que j'aimois & qui m'aime !
» Et d'où sort-il ? Il est à faire horreur.

Le Roi paroît brillant comme la rose,
Il a l'œil net, & le teint reposé ;
Alphonse rit, en songeant à la cause ;
Du bon Henri le secret est aisé.
A son aspect Henriette s'anime,
Veut l'admirer & l'admirer encor,
Vole vers lui, trouve son teint sublime ;
Et dit à part, » cet homme est un trésor.
On se retire, & chacun se tourmente
Pour expliquer un tel enivrement,
Les merveilleux disoient en s'en allant,
» Si de Henri notre Reine est contente,
» Elle est humaine & n'est point exigeante ;
» A peu de frais on sera son Amant.

Figurez-vous le désespoir d'Alphonse,
A quel excès son orgueil est blessé !

Dans Henriette il trouve un cœur de bronze,
Ce qu'il enflamme eſt pour lui ſeul glacé:
Il a tout fait, il n'eſt rien qu'il recueille,
C'eſt lui qui plaît, c'eſt Henri qu'on accueille,
Et par Alphonſe, Alphonſe eſt éclipſé.
Il eſt l'abeille, & le frélon moiſſonne.
Martir le jour du bonheur de la nuit,
Plus il le fonde, & plus il le détruit;
En l'adorant, la Reine l'abandonne,
De ſes exploits lui fait perdre le fruit
Et le punit du plaiſir qu'il lui donne.
Que fera-t-il? De deſirs conſumé
Lui faudra-t-il, renfermant ſon ivreſſe;
Simplifier & borner ſa tendreſſe,
Etre odieux, pour être encore aimé?

Vingt autres nuits complettent ſa diſgrace;
» Quoi, je m'épuiſe, en l'honneur d'un mari,
» S'écrioit-il, chaque exploit que j'entaſſe,
» Place une fleur ſur le teint de Henri!

De ſa colere à peine eſt-il le maître :
Il lutte encor, mais c'eſt en menaçant.
La nuit ſuivante il ſe fait reconnoître ;
Ote à l'époux les mirthes de l'Amant,
Jouit enfin des tranſports qu'il fit naître.
De cette audace Henriette frémit,
Veut appeller, prétend qu'on la trahit,
Que d'un Roi lâche il ſe rend le complice ;
Et qu'il devroit, devant elle interdit,
Rougir d'un bien ſurpris par artifice.
Alphonſe inſiſte, il a toujours raiſon.
La dignité n'eſt point une défenſe
Contre le ton de ſa vive éloquence.
De crime en crime, il obtient ſon pardon.

Le lendemain, (ce bruit ſemble une feinte)
Grace à l'Amour, à ſes fertiles ſoins,
On dit en Cour que la Reine eſt enceinte.
Il eſt très-ſûr qu'on le ſeroit à moins.

Je vois d'ici le triomphe & la joie

De notre Amant trop prompt à s'engager :
Tout ſon bonheur dans ſes yeux ſe déploie,
Et ſon orgueil lui maſque ſon danger.
D'un pied ſuperbe il effleure la terre,
Ce globe vil n'eſt pas digne de lui,
Il eſt aimable, heureux & téméraire,
C'eſt pour lui ſeul que le Soleil a lui.

Dans ce moment d'ivreſſe & d'inſolence ;
Sans nul objet il court chez Sandoval,
Qui de ſon art pleuroit l'inſuffiſance,
Et s'accuſoit, ſans lui vouloir de mal,
Du vuide affreux qui ſuit la réſiſtance.
Le Fat ſans doute a conçu l'eſpérance
Qu'elle pourra deviner ſon ſecret,
Et qu'il ſçaura par un adroit ſilence
Lui dire tout, ſans paroître indiſcret.

Dans ſon boudoir il la trouve étendue
Sur un ſopha qu'il a trop reſpecté ;

En le voyant elle paroît émue,
Peint le déſordre, & peint la volupté.
Quelques rubans dénoués avec grace,
Font que ſon ſein s'échappe en liberté;
Son attitude encourage à l'audace,
Et ſa langueur ajoute à ſa beauté.
Elle a le ſoin d'ordonner à ſa bouche,
Certain ſourire expreſſif, enchanteur,
Aveu muet, qui pénétre, qui touche,
Et parle aux ſens pour mieux parler au cœur.
Alphonſe entend: il croit dans l'occurrence
Qu'il eſt décent d'annoncer des deſirs:
Il ſe décide, hazarde quelqu'inſtance;
On lui répond par de foibles ſoupirs,
Il va plus loin, il ent[illegible]e l'affaire.
O honte! ô crime! ô Burgos, qui l'eût dit?
Au ſeuil du Temple il demeure interdit...
Et ne ſçait plus que penſer ni que faire.
On patiente, on ſe réſigne, on rit;
Rien ne lui fait, ſon opprobre eſt écrit.

Chaque transport dégénére en outrage ;
Trois fois en vain il veut surgir au port,
On a compté son troisiéme naufrage ;
Et poliment il convient qu'il a tort.
Ce n'étoit pas le moment d'être sage :
Que voulez-vous ? desirs, vigueur, santé,
La jeune Reine avoit tout emporté.

Il disparoît : cette Amante si tendre,
Voit par malheur un peu trop clairement
Que l'on perd tout, quand on veut trop attendre,
Qu'il ne faut pas différer à se rendre,
Pour peu qu'on craigne un tel évenement,
Et qu'en Amour le plus sûr est de prendre,
Dût-on après filer le sentiment.

Bientôt Alphonse expiera cette offense.
Henri craint fort, aux dédains, à l'ennui,
Que laisse voir Henriette avec lui,
Que de sa fraude elle n'ait connoissance.

» Oui c'en eſt fait, le traître aura parlé;
» Dit le Monarque, & tout eſt révélé.
Plein de l'inſulte, il ſonge à la vengeance.
De faux écrits on nomme Alphonſe auteur,
Le Roi qui veut en paſſer ſon humeur,
Et s'épargner les frais d'une clémence,
Lâche après lui le grand Inquiſiteur.
Dans les cachots en ſecret on l'entraîne,
Par cent cagots il eſt apoſtrophé,
On le condamne, & l'Amant de la Reine
Eſt prêt d'orner un bel Auto-dafé.

De cette horreur elle ſe fait inſtruire,
A force d'or, corrompt le Tribunal,
Souſtrait Alphonſe au pouvoir monacal;
Le ſauve enfin : c'eſt l'Amour qui l'inſpire;
Puis on dira qu'il ne fait que du mal.
Abandonnée à ſes douleurs mortelles,
La jeune Reine aime & brule toujours;
Et dans Burgos elle eut des nuits trop belles
Pour déſormais compter ſur de beaux jours.

Du fils d'Henri ce que devint le pere ;
S'il demeura , s'il dut s'expatrier ,
S'il eut le ſort malheureux ou proſpere ;
C'eſt ce qu'encor je n'ai pû débrouiller ,
Mais de ceci l'inſtruction eſt claire.
Mes chers amis , il ne faut jamais faire
Son Roi cocu , vînt-il vous en prier.



ERRATA.

Dans l'Invocation à la Fontaine, au lieu de ces deux vers.

Chez toi corbeau, renard, panthere;
Tout raiſonne & prend une voix.

Liſez:

Dans tes vers tout prend une voix;
Aigle, corbeau, renard, panthere.

Dans Alphonſe.

Page 52, vers 12, *au lieu de* un bel œil noir;

Liſez

De beaux yeux bleus.



